

# L'INDEPENDANCE BELGE.

Edition du matin

Belgique : un numéro 20 centimes.

PAIX	BRUXELLES	42 fr. par trimestre, 40 par année	payable
D'ABONNEMENT	Province	43 fr. »	d'avance
	La France	21 fr. »	
	Allemagne	18 fr. »	
	Angleterre	17 sh. »	
	Autres pays	12 fr. par trim., port en sus.	

Aux demandes d'abonnement doit être joint un mandat de poste ou autre à vue sur Bruxelles.

Tout changement d'adresse doit être accompagné de la dernière bande.

## CONSERVATION PAR LE PROGRES

ANNONCES ordinaires, 30 cent. la ligne, payable d'avance.  
 RÉCLAMES (avant les annonces), 1 fr. 50 la ligne.  
 FAITS divers (corps de journal), 3 fr. la ligne.  
 Pour les annonces de France, s'adresser exclusivement à Paris, à M. HAVAS, rue 1-J. Rousseau, 51, ou à MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>e</sup>, 8, place de la Bourse.  
 Pour l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse, à MM. HASENSTEIN et VOGELER à Francfort s/M., Hambourg, Cologne, Berlin, Leipzig, Dresde, Vienne, Breslau, Stuttgart, Nuremberg, Prague, Munich, Bâle, St-Gall, Zurich, Genève et Lausanne; p<sup>r</sup> l'Angleterre, à Londres, à M. A. MAURICE, 13, Tavistock Row, M. G. STREET, 20, Cornhill, E. C. 4, ou à M. F. ALCAR, Clements Lane, 8, Lombard st.

## Observatoire Royal.

18 août, à midi.

43<sup>e</sup> jour de la lune.

BAROMÈTRE observé.....	764 <sup>mm</sup> 06
Thermomètre centigr. du baromètre.....	18 <sup>°</sup> 6
Thermomètre centigr. de l'air.....	21 <sup>°</sup> 3
Id. maximum depuis hier midi.....	23 <sup>°</sup> 7
Id. minimum depuis hier midi.....	14 <sup>°</sup> 5
EAU tombée.....	0 <sup>mm</sup> 00
VENT.....	E
SOLEIL, lever.....	4 h. 32 m.
Id. coucher.....	7 h. 42 m.
LUNE, lever.....	soir 7 h. 42 s.
Id. coucher.....	matin 3 h. 34 m.

## AVIS.

En offrant en prime à nos abonnés le *Journal officiel de la Commune*, nous leur avons dit qu'on en avait publié diverses réimpressions plus ou moins incomplètes. Une nouvelle réimpression qui vient de paraître en volume est offerte aux abonnés de certains journaux français.

A ce propos nous tenons à rappeler que notre prime n'a rien de commun avec ces réimpressions, dépourvues de tout caractère d'authenticité, sans valeur au point de vue historique, sans intérêt pour les bibliophiles.

Notre collection, c'est l'édition originale, l'édition princeps, c'est le journal même de la Commune de Paris, imprimée au jour le jour, au fur et à mesure des événements. Il n'y manque ni un numéro, ni un document, et l'Indépendance peut seule offrir cette collection à ses lecteurs.

BRUXELLES, 18 août.

## REVUE POLITIQUE.

Il paraît certain que des hommes d'Etat et des diplomates russes et autrichiens assisteront à l'entrevue de leurs souverains à Berlin. L'empereur d'Autriche, dit-on, sera accompagné de son ministre des affaires étrangères, le comte Andrassy, et des deux ministres-présidents de Hongrie et de Bessarabie, le comte Lónyay et le prince Auerperg. D'autre part, on annonce que le prince Gortchakoff quittera la ville d'où il réside actuellement pour rejoindre l'empereur Alexandre à Berlin; il y sera accompagné de ses deux collaborateurs les plus importants, MM. Hambourg et Jomini. Enfin, la présence du prince de Bismarck est considérée comme certaine. A côté du congrès des souverains, il y aurait donc un congrès de diplomates, ce qui est en apparence contradiction avec l'opinion, généralement admise, que l'entrevue n'aura pas pour conséquence des stipulations politiques.

Un correspondant officieux de la *Gazette de Cologne* dit, à ce sujet, qu'il n'est pas à désirer, dans l'intérêt de l'Europe qui aspire au repos, que l'effet salutaire de la démonstration amicale des souverains soit atténué par l'éventualité de certains arrangements qui pourraient causer des appréhensions. On doit rendre cette justice à la politique allemande, dit le correspondant, qu'elle n'a rien fait depuis ces dernières années pour tenir le monde en haleine par une activité inutile et inquiète. A qui s'adresse cette espèce d'avertissement? Est-ce au cabinet de Saint-Petersbourg ou à celui de Vienne?

Le petit incident de Trouville est déjà oublié et n'aura pas d'autres suites que la comparaison en police correctionnelle des égarés qui après boire ont éprouvé le besoin de manifester bruyamment leurs étranges sympathies pour le héros de Sedan. Il est inexact qu'un arrêté d'expulsion ait été pris contre M. Ephrussi, sujet russe, propriétaire du yacht, et contre ses compatriotes qui se trouvaient à bord avec lui au moment de l'inconvenance. On doit dans un premier moment d'irritation l'ambassadeur de Russie, mécontent avec raison de voir des sujets du Czar compromis dans une démonstration contre M. Thiers, a-t-il songé à les obliger à rentrer dans leur pays, mais cette disposition n'a pas dû persister lorsque l'enquête a limité à M. de Valon, l'ancien secrétaire de M. Pouyer-Quertier, et à MM. Erazzy, ses amis mexicains, la responsabilité de l'incident.

M. Thiers a dû se rendre hier après déjeuner à Honfleur, pour examiner le port à marée basse. Les habitants se plaignent de ce que leur port est obstrué par les sables de la Seine et M. Thiers a voulu juger la question de visu. Mais comme le ministre de la guerre faisait partie de l'expédition, on lui a assigné également un but stratégique. Il paraît cependant que le comité de défense s'est prononcé contre l'exécution de travaux quelconques de fortifications à Honfleur.

Les exercices d'artillerie se continuent à Trouville et le président y prend toujours une part très-active, tout comme s'il était du métier. La consigne, qui avait écarté d'abord de ces expériences les officiers étrangers, a été levée. Du moins on y a constaté avant-hier la présence, non-seulement de l'officier suisse admis dès le premier jour, mais d'un officier russe et des attachés militaires des légations d'Allemagne et d'Autriche.

L'état-major allemand fait exécuter en ce moment de grands travaux de fortification en Alsace-Lorraine. Beaucoup d'officiers de l'état-major général, particulièrement ceux qui ont pris part à la dernière campagne, sont sur les lieux pour faire des études stratégiques, sous la haute direction du maréchal comte de Moltke. Les places de Metz et de Strasbourg seront considérablement agrandies et pourvues de nouveaux ouvrages.

## FEUILLETON DE L'INDEPENDANCE BELGE

Du lundi 19 août.

## EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL.

L'exposition triennale des beaux-arts a été ouverte au jour d'aujourd'hui sur le plan de celle d'il y a trois ans; mais la commission directrice de cet établissement a refusé tout net au gouvernement de lui prêter les salles dont il s'agit de disposer, ainsi que les terrains où il était nécessaire de construire des annexes. Le gouvernement ne voulait point passer outre, afin de ménager la susceptibilité d'une commission composée d'hommes considérables. Il fallut se pourvoir ailleurs d'un local. Improviser encore une baraque, il n'y fallait pas songer. Le ridicule à ces constructions défectueuses, dans l'entassement manquant dans l'intérieur de la ville. Heureusement pour l'administration fort empêchée, il se trouva que les bâtiments du Musée ancien lui offraient un moyen facile et peu coûteux de résoudre le problème.

travaux de défense. Ces travaux sont poussés avec une activité fiévreuse. Une ligne de forts détachés situés à une grande distance de l'enceinte fortifiée de Strasbourg commence à se dessiner.

Quelques journaux français avaient signalé, comme un symptôme grave, les travaux de fortification que l'armée d'occupation exécute en ce moment à Belfort. La vérité est que le génie allemand se borne à relever les travaux endommagés lors du siège et à achever ceux qui avaient été commencés par le colonel Denfert. Ces travaux n'ont d'autre but que de mettre cette place, qui occupe une nombreuse garnison, en état de défense; Belfort, on le sait, est le dernier point du territoire français qu'abandonnera l'armée prussienne après l'entier accomplissement des conditions de paix.

Les troubles de Belfort ont un caractère beaucoup plus grave que les journaux de Londres ne l'avaient dit d'abord. A la date du 17, les désordres continuaient. Des conflits sanglants avaient eu lieu entre la police et les émeutiers. Une caserne et plusieurs maisons avaient été démolies. S'il faut en croire un *Algemeen Handelsblad* de Madrid, don Carlos, désespérant de sa cause, se proposerait de retourner de nouveau à Genève. Pour sa gloire, il eût mieux fait de ne pas quitter cette résidence. D'ailleurs les agissements du prince laissent aujourd'hui tout le monde dans une indifférence complète. Qu'il parie ou qu'il reste, le carlinisme en Espagne ne s'en portera ni plus ni moins mal. Il est bien mort et ne vivra pas ni siôt.

## Le Roi à Huy.

(Correspond. particulière de L'INDEPENDANCE.)

Le Roi était hier à Huy. S. M. répondant à l'invitation que lui avait adressée l'administration hutoise, venait, par sa présence, ajouter à l'éclat d'une fête que les habitants de Huy et de ses environs célèbrent religieusement depuis plus de deux siècles, et qu'ils appellent fête septennale.

Le point de départ est un hommage rendu à l'image miraculeuse d'une Vierge qui, transportée d'un sanctuaire à un autre, a, dit la tradition, une action immédiate sur la température, et fait succéder, quand le besoin s'en fait impérieusement sentir, une pluie bienfaisante à une trop longue sécheresse. On assure à Huy que Notre-Dame de la Sarte, le pays où on la vénérait fut préservé de grandes calamités, et que son intervention le sauva même de la famine.

La fête fut donc, dans le principe, exclusivement religieuse; il n'en est plus de même aujourd'hui. A la procession qui se faisait naguère et qui, seule, rappelait la foi reconnaissante des populations, sont venus se joindre des divertissements de toute espèce, mêlant le profane au religieux, aux chants du clergé catholique les fanfares de sociétés musicales, à l'exhibition de l'image de la vierge les concerts et les bals. Autrefois on ne faisait que prier; maintenant on prie, on chante, on danse à la fois, et le monde n'en va pas plus mal.

Il y avait, de plus, cette année, des expositions intéressantes organisées par la Société agricole de l'Est de la Belgique, par celle de l'arrondissement de Huy; la Meuse, enfin, servait de champ à de splendides régates. Si riche était le programme des fêtes qu'il y en avait pour une semaine entière et que, ce soir seulement, elles finiraient par des chants, des danses, des illuminations succédant aux illuminations, aux chants et aux danses d'hier.

Depuis huit jours, la ville est parée, pavée, enluminée. Les bois voisins ont fourni d'innombrables brassées de buis, dont la vigoureuse verdure court en capricieux dessins par toutes les rues, formant une double haie odorante, et s'accrochant aux encadrements des fenêtres et des portes de la plupart des demeures. Les couleurs, bleu et blanc, de Notre-Dame de la Sarte se mêlent aux couleurs nationales, et l'aspect général, par le pur soleil qui éclaire toute la scène, est charmant.

C'est au milieu de cette population en fête que le Roi arrivait hier. La visite de Sa Majesté était annoncée depuis plusieurs jours, et de toutes les localités environnantes on était accouru. Les flutes compaquaient leurs notes par milliers. Les rues regorgeaient de curieux, et c'est en traversant lentement leurs files pressés que les équipages royaux purent aller de la gare à l'hôtel de ville, où devaient avoir lieu les réceptions officielles.

Le Roi avait quitté Bruxelles le matin, vers neuf heures, accompagné de trois ministres, MM. d'Aspremont-Linden, ministre des affaires étrangères; Delcour, ministre de l'intérieur, et Moncheur, ministre des travaux publics.

Une heure après, le train royal faisait halte à Namur et Sa Majesté passait en revue une partie des troupes de la garnison réunies à la gare. Un salon avait été décoré. Le Roi s'y arrêta quelques instants s'entretenant avec divers personnages venus pour le saluer, l'évêque diocésain, M. Gravez, les représentants et les sénateurs de la province et d'autres personnes en grand nombre.

A onze heures, S. M. était à Huy.

Dans la gare l'attendait le bourgmestre en tête du conseil communal. Après un court discours de bien-

venue, auquel le Roi répondit en exprimant à ses auditeurs les regrets que la Reine avait éprouvés de ne pouvoir l'accompagner dans son excursion, le cortège se mit en marche, au milieu d'acclamations qui ne cessèrent que lorsque Sa Majesté fut entrée à l'hôtel de ville.

Le programme de la journée indiquait les réceptions, une visite à l'exposition agricole, un banquet et un bal.

C'est à l'exposition que nous retrouvons S. M. Il s'agit de l'exposition organisée par la Société agricole de l'arrondissement de Huy, sous la direction du président de cette société, M. Macorps. Le terrain choisi pour cette exhibition longe la Meuse. C'était, il y a quelques semaines, un champ livré à la culture de la betterave; on en fait un jardin avec bassin, jet d'eau, rochers, cascade, fleurs, arbustes, pelouses. La transformation est complète. La sonde, disposée de manière à être facilement embrassée d'un coup d'oeil, a examiné facilement les multiples produits de l'agriculture.

L'exposition est brillante et prouve que nos agriculteurs marchent sérieusement dans la voie du progrès.

Près du jardin, sous l'épais ombrage des beaux arbres de la Promenade, sont les bestiaux, témoignage des services qu'ils rendent au croisement avec la race de Durham, et les machines agricoles, de jour en jour plus pratiques, plus perfectionnées.

S. M. examine tout avec attention et laisse les exposants enchantés de l'intérêt qu'elle porte à leurs utiles travaux. Parmi eux, nous retrouvons M. Goupy de Quabek, un des agriculteurs les plus assidus aux expositions de ce genre et qui, cette fois, en sort avec le prix d'honneur, que lui méritent ses splendides céréales arrachées par lui au sol de la Campine, sol qu'il a depuis si longtemps réhabilité.

Cette visite du Roi précédait de deux heures le banquet que lui offrait la ville. S. M. y prenait place vers six heures. Les tables avaient été dressées au foyer du théâtre, jolies salles, fraîchement et coquettement décorées, et les convives étaient à peu près une centaine. Un seul toast a été porté au dessert par M. le bourgmestre. Voici comment s'est exprimé M. Delhouye-Mathieu :

« Messieurs, j'ai l'honneur de porter la santé du Roi ».

« Au Roi! le digne successeur du monarque vénéré, qui fit de la Belgique une terre de paix, de progrès et de liberté! »

« Au Roi! l'héritier de la haute intelligence et du profond dévouement au pays du fils du fondateur de notre dynastie nationale. »

« Sire, »

« Lorsque, comme votre Majesté on est appelé à succéder à un prince qui a su se concilier au milieu des circonstances les plus graves, l'affection et le respect de son peuple et conquérir en même temps dans les conseils de l'Europe une autorité universellement reconnue et respectée, on a, à côté d'un noble exemple à imiter, une tâche ardue et bien difficile à remplir. »

« Cette tâche, Sire, vous l'avez, de prime-abord, envisagée en sang-froid, avec la ferme résolution en l'abordant de consacrer à sa réalisation tout ce qu'il y avait dans votre esprit d'intelligence, de sagesse et de précoce maturité, tout ce qu'il y avait dans votre cœur de loyauté et de patriotique ardeur. »

« Sire, vous avez eu le rare et difficile honneur de vous élever d'emblée à la hauteur de cette position aux applaudissements de la Belgique entière, heureuse et fière d'avoir vu naître sur son sol un prince qui s'est montré le sage et habile continuateur de la politique de son auguste père, politique qu'une éducation précoce, véritablement nationale, lui avait de bonne heure appris à connaître et à pratiquer. »

« Sire, le peuple belge n'est ni oublieux ni ingrat; il conserve du premier de ses rois le souvenir impérissable, impérissable comme les grands actes auxquels il a attaché son nom, comme la grande page que l'histoire lui réserve. »

« Mais, à ce souvenir, il associe dans une juste mesure l'appréciation des actes et des nobles qualités de votre Majesté, et il vous confond lui et l'autre dans un sentiment commun d'amour, de respect et de profonde gratitude. »

« Sire, la ville de Huy est heureuse du gracieux honneur que vous lui avez fait en venant la visiter; elle aussi, Sire, a la mémoire du cœur, et en déclinant à ses vœux, vous lui avez prouvé une fois de plus que toutes les promesses que le duc de Brabant a faites, le Roi tient à honneur de les remplir et de les exécuter. »

« Pour traduire ses sentiments, elle n'a qu'un mot qui les résume, un mot qui soit du plus profond de son cœur, celui patriotique et populaire de : « Vive le Roi! »

« Le Roi a répondu en ces termes : « Messieurs, je suis bien reconnaissant du toast que vient de me porter M. le bourgmestre, et du chaleureux accueil que vous avez fait à ses paroles. »

« A mon tour, je tiens à porter un toast. Je bois, messieurs, à la prospérité de l'arrondissement et de la ville de Huy. »

« J'ai été heureux, messieurs, d'accepter l'invita-

tion que vous m'avez adressée. Il me reste à vous remercier de votre aimable et cordiale réception. »

« Encore une fois, à la prospérité de Huy, à celle de l'arrondissement. »

« Des applaudissements prolongés ont accueilli les paroles de Sa Majesté. Un instant après le Roi se rendait au bal, qui avait lieu dans le théâtre même. Le théâtre de Huy n'est pas grand, mais il est coquet. La scène avait été richement drapée de velours rouge à crêpes d'or, et faisait un grand effet. Le bal était charmant et le Roi y est resté près d'une heure. A 9 heures et demie S. M. prenait congé de ses hôtes, et à minuit elle rentrait au palais de Bruxelles. »

Dans la dernière assemblée générale de la Ligue des Gueux, il a été décidé, d'abord, d'organiser un banquet pour célébrer le triomphe du libéralisme à Anvers aux élections du 1<sup>er</sup> juillet. Ensuite l'assemblée, sur la proposition de M. de Geyter, a décidé qu'un monument sera érigé par les Gueux à la mémoire de Marx de Sainte-Aldegonde...

A mesure qu'approche l'ouverture du congrès d'archéologie et d'anthropologie préhistorique l'intérêt qu'il excite se manifeste de plus en plus. Chaque jour apporte au secrétariat de nouvelles adhésions de la Belgique que de l'étranger. Le nombre de cinq cents membres est déjà dépassé. La France seule enverra un contingent de plus de cent cinquante participants.

Les excursions, qui sont une des grandes attractions du congrès, promettent aussi de très-bien réussir, grâce aux dispositions prises par le comité d'organisation et au concours bienveillant que lui ont offert les particuliers et les villes auxquelles il a dû s'adresser. Saint-Mons, qui n'a pas encore répondu à l'annonce de la visite du congrès, toutes les autres localités ont mis le plus grand empressement à en secondar le succès.

Namur surtout, où de tout temps l'archéologie a compté de nombreux amis et qui possède un musée digne de l'attention des amateurs d'antiquités, très-bien les choses. Son conseil communal, dans sa séance du 13 août, a décidé d'offrir un banquet aux membres du congrès à leur retour de Fuzor et de mettre la salle du théâtre à leur disposition à la disposition de la société de Montebateau qui compte y organiser un de ses concerts connus par leur originalité.

## Chasse.

Le ministre de l'intérieur, Vu l'art. 1<sup>er</sup> de la loi du 25 février 1816, sur la chasse;

Vu les avis des députations permanentes des conseils provinciaux et des commissions provinciales d'agriculture;

Arrête :

Art. 1<sup>er</sup>. L'ouverture de la chasse est fixée aux époques ci-après indiquées :

Pour les provinces d'Anvers, de Brabant, de Flandre occidentale, de Flandre orientale et de Limbourg et pour les parties des provinces de Hainaut, de Liège et de Namur, situées sur la rive gauche de la Sambre et de la Meuse, y compris tout le territoire des villes de Liège, de Huy et de Namur, au 25 du mois d'août courant;

Pour la province de Luxembourg et les parties des provinces de Hainaut, de Liège et de Namur situées entre la Sambre et la Meuse et sur la rive droite de la Meuse, au 2 septembre prochain.

Toutefois, la chasse au levrier et au chien courant n'est permise qu'à partir du 15 septembre, et la chasse au faisan qu'à partir du 1<sup>er</sup> octobre.

Art. 2. Dans les lieux où la neige permet de suivre le gibier à la piste, la chasse en plaine est suspendue; elle reste autorisée dans les bois et marais et le long des rivières.

Art. 3. Toute espèce de chasse cesse d'être permise le 31 décembre prochain, à minuit.

Art. 4. Par dérogation à l'article précédent, les battues au gros gibier dans les bois et la chasse aux lapins sont autorisées jusqu'au 31 janvier 1873; la chasse aux lapins au moyen de bourses et de filets est permise toute l'année; la chasse au gibier d'eau et de passage dans les marais et le long des fleuves et rivières reste ouverte dans toutes les provinces jusqu'au 30 avril prochain inclusivement et la chasse aux chiens courants sans armes à feu jusqu'au 15 mars dans les provinces de Flandre occidentale, de Flandre orientale et de Hainaut et jusqu'au 15 avril inclusivement dans les provinces de Luxembourg et de Namur et dans la partie de la province de Liège située sur la rive gauche de l'Amblève.

Art. 5. MM. les gouverneurs des provinces sont chargés de l'exécution du présent arrêté, qui sera inséré dans les *Mémoriaux* administratifs.

Bruxelles, le 17 août 1872.

DELICOUR.

## Bulletin hebdomadaire

DE LA BOURSE DE BRUXELLES

Après une semaine de tatonnements la bourse est entrée résolument dans la voie de la hausse

sur les valeurs françaises. Cette fois la reprise est menée avec une prudente lenteur qui, évitant les brusques oscillations du marché, offre seule des chances sérieuses de durée; du reste, ce mouvement visiblement bancaire, est puissamment secondé par les achats considérables qui s'effectuent pour le compte des capitalistes. Un fait digne de remarque c'est qu'à la bourse de Paris, les cours des rentes au comptant sont presque toujours supérieurs à ceux des rentes à terme; de sorte que le report non-seulement disparaît, mais est encore remplacé par quelques centimes de déport. Ce fait est, au dire des spéculateurs, presque toujours un indice de hausse.

L'argent est, en outre, d'une extrême abondance. Rarément les reports se sont effectués avec plus de facilité que ceux de la première quinzaine d'août.

Avec de pareils éléments de reprise, il n'est pas étonnant que, non-seulement les deux emprunts français, mais encore les Métalliques, voient leurs cours s'améliorer d'une façon sensible; nous les retrouvons en effet à 101 1/16, l'emprunt nouveau, que nous avions laissé aux environs de 87-75, remonte à 88-60, avec une tendance excellente; l'emprunt ancien est aussi bien tenu que son cadet : on le traite à 85-10 ex-coupon de 1-25.

Les Plâtres se sont un instant réveillées de leur torpeur, elles ont fait de 29 à 29 1/8. La *Gazette officielle* publie un décret autorisant le trésor de Cuba à émettre 10 millions de pesetas et 300 millions de pesetas au pair et portant un intérêt de 8 p. c. La souscription sera ouverte à la Havane à Madrid, à Paris et à Londres le 1<sup>er</sup> janvier 1873.

Au comptant règne une activité que nous rencontrons rarement à cette époque de l'année. Nos rentes nationales sont parfaitement tenues : le 4 1/2 p. c. à 102-35; le 4 p. c. à 100-70; le 4 1/2 p. c. de la Caisse d'amortissement à 96-50, et celui du Crédit communal à 103.

Les obligations de chemins de fer sont peut-être un peu négligées; leurs cours cependant se maintiennent : les Chemins de fer de l'Etat à 263-50, les Anvers-Bruxelles à 263-50, les Tames-Landen en hausse Nord-Belge à 314, les Tames-Landen en baisse de 4-50, sont à 228-50, et les Plateaux de Herve marchent rapidement vers le prix que leur assigne leur véritable valeur, nous les retrouvons à 472-50.

Il s'est traité cette semaine considérablement d'actions à revenus variables des lignes cédées à l'Etat, aux cours de 45 et 45-25; nous avons assez souvent émis, chiffres en mains, la valeur de ces titres pour que nous n'ayons pas à en reparler aujourd'hui; disons seulement que maints capitalistes commencent à revenir de leur engouement pour les actions Liège-Limbourg, Tames-Landen, Nord de l'Espagne et autres, qu'ils payaient trois, quatre ou cinq fois plus cher que les parts variables, et s'empressent de garnir leurs portefeuilles d'un fonds dont il sera toujours extrêmement aisé de contrôler les valeurs par l'examen du tableau de recettes des lignes cédées.

Au marché des actions de chemins de fer, les Anvers-Bruxelles continuent à progresser, mais avec une lenteur plus lente, elles font de 580 à 592 pour les anciennes et 588-50 à 593 pour les nouvelles. Les Pestins à Spa sont formés à 615; mais les Tames-Landen, que certains rachats précipités avaient poussés à 415, clôturent invendables à 400.

Parmi les actions de nos établissements de crédit, citons spécialement les Banques des travaux publics, en hausse de 30 fr. à 635, et la Banque de Bruxelles à 375. Les Banques d'Anvers également sont en faveur à 542-50.

Les actions de nos autres établissements financiers restent à peu près aux mêmes cours : les Banques nationale, à 3425 en baisse de 15 fr.; les Banques de Belgique à 1005. Le capital de la Société générale à 1475 et les Parts de réserve à 2405. Les bons de liquidation de la Banque générale se sont relevés de 37 à 39-50, sur l'annonce d'une nouvelle répartition de 13 fr. par bon, au 1<sup>er</sup> septembre prochain.

Les actions de charbonnages et industrielles jouissent depuis quelque temps d'une vogue extrême; ce qui n'a rien d'étonnant en présence du prodigieux développement de nos diverses industries, développement qui promet les plus heureux résultats pour l'exercice courant.

La plupart de ces valeurs sont tout à fait introuvables; d'autres ne sont obtenues qu'à des prix beaucoup supérieurs à ceux des dernières cotes.

Les Sars-Longchamps sont demandés avec 85 fr. de hausse, sans qu'il se présente de vendeurs; les charbonnages belges, après avoir fait 285, sont recherchés à 315; les Couillet, que nous avions laissés à 392-50, restent à 415, et les Cockerill à 1,300 après 1,280.

Signalons encore la hausse des Loth de 580 à 600 avec de bonnes demandes à ce cours; celle du Matériel Everard de 545 à 575; enfin, les Gaz prennent part à la fête en montant de 48 à 50.

La cote des valeurs étrangères, est loin de présenter le même animation. On n'y traite guère que des Dollars 5 et 6 p. c. à 95 et 96 et des obligations Grand-Ducal-Luxembourg à 300. Les Varna méritent cependant une mention spéciale, les anciens ont progressé de 150 fr. à 155, et les nouvelles de 155 à 162-50.

Les Ville de Paris restent lourdes dans les

cours de 252 1/2, et cependant le gouvernement français s'est engagé à rembourser à la ville de Paris la contribution de la guerre dont elle a été frappée lors de l'armistice en 26 ans avec intérêt à 5 p. c., soit 9 millions et demi environ. Ces annuités sont appliquées aux intérêts de l'emprunt 1871.

La cote des changes ne présente que des variations insignifiantes. Contrairement aux prévisions, le Paris reste ferme à 3/4 p. c. de perte; le Londres se négocie à 25-40; l'Amsterdam à 210-75 et le Berlin à 375.

## Actes officiels. (Extraits du Moniteur.)

ADMINISTRATION DE LA TRÉSORERIE ET DE LA DETTE PUBLIQUE. — Par arrêté royal du 14 août, le sieur Van Mol (A.), agent du trésor à Namur, est admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la pension.

Il est autorisé à conserver le titre honorifique de son emploi.

Par arrêté royal du 14 août, sont nommés, savoir :

Agents du trésor :  
 A Namur, le sieur Huart (C.), agent du trésor à Tournai;  
 A Tournai, le sieur Duménil (F.), agent du trésor à Verviers;  
 A Verviers, le sieur Sterckx (J.), agent du trésor à Dinant;

Dinant, le sieur Cholet (A.), premier commis à l'administration centrale;

Premier commis à l'administration centrale, le sieur Taverne (A.), second commis.  
 TAXES PROVINCIALES. — Par arrêté royal du 16 août est approuvée la résolution du conseil provincial de Liège, en date du 12 juillet 1872, fixant à 3 p. c., à partir de 1872, la remise à payer aux agents chargés de la perception de la taxe provinciale sur les permis de port d'armes de chasse.

## Banque Nationale.

SITUATION HEBDOMADAIRE. — 14 AOUT 1872.

	ACTIF.	PASSIF.
Capital.....	"	25,000,000 00
Encaiss. métall. Rép. belge et lingots.....	128,106,138 72	"
Effets à l'encaissement 4,498,166-76		"
Aut. val. sur la Belgique 233,281,961 50	263,284,751 75	"
Val. comm. sur l'étrang. 29,903,913-95		"
Id. remb. en Belgique 600,709-52		"
Billets de Banque en circulation.....	"	250,867,460 00
Fonds publics.....	1,164,902 32	"
Fonds publics de la réserve.....	16,417,997 26	"
Réserve.....	"	16,418,119 34
Revenus sur fonds publics belges.....	3,432,360 00	"
Trésor public		
Comptes 77,243,024-06	"	119,209,696 46
Emprunts Compt. partiel 41,996,673 42		"
Immeubles, matériel et mobilier.....	3,690,742 48	"
Trésor public—Fonds publics déposés.....	148,447,963 00	"
Fonds public.—Dépôts en num. et fonds pub.	"	148,810,038 00
Dépôts volontaires.....	36,207,900 00	"
Dépôts.....	"	36,207,900 00
Valeurs de la caisse générale et d'épargne de retraite.....	19,761,833 95	"
Caisse générale d'épargne et de retraite.....	"	19,761,833 95
Compte valeurs.....	"	4,239,841 71
Dépôts pour trésor français.....	13,400,558 93	"
Trésor français pour dépôts.....	"	13,400,558 93
	633,915,148 39	633,915,148 39



bre illimité de pipes et d'un nombre un peu plus restreint de verres de fer. Il est peu de jours où ces braves gens n'aient pas à improviser un ou plusieurs plongeurs pour ramener à flot quelque malade ou quelques imprudent en voie sérieuse de noyade, et il n'est pas de saison où ils ne saient ainsi la vie à un grand nombre d'individus.

Aucun de ces modestes habitués du dévouement, — qui, disons-le, ne font pas partie du comité de la Société royale des sauveteurs de Belgique, — n'est médaillé, et cela, assurément, parce qu'après avoir reçu leur travail, on ne veut pas leur reconnaître de droits à un supplément honorifique de reconnaissance.

La fin de non recevoir serait bien trouvée, vraiment. Elle équivaudrait exactement, en effet, au refus systématique de décorations pour les militaires, les fonctionnaires, les industriels, les savants, les artistes, — pour tout le monde en un mot, puisque tous commencent par vivre ou par tirer un lucre de la profession dans laquelle ils parviennent à briller d'un éclat particulier.

— On écrit d'Utrecht, 9 août :

« Il y a environ un mois, l'instituteur de Tliglie (Overssey) était à Nancy. Sa veuve, privée de toute ressource, avait pris la résolution de quitter la commune avec ses enfants et avait déjà fait annoncer la vente de ses meubles, quand le bourgeois vint lui annoncer que cinq instituteurs du voisinage s'étaient chargés de remplir, à tour de rôle, pendant les cinq jours de la semaine, les fonctions d'instituteur dans ladite localité, et cela, cinq années durant. L'administration communale s'est ralliée à cette noble initiative, et payera à la veuve l'appointement intégral que touchait feu son mari. »

#### Communications et avis divers.

La MESSAGERIE EXPRESS, 92, rue du Midi, à Bruxelles, — 14, rue Mazgran, à Paris, — se charge du transport des échantillons, notes, valeurs, espèces, papiers d'affaires et colis de toute nature en grande et petite vitesse. — Débarquements du mont-piété. — Commission. — Consignation. — Agence en douane.

— Mérimos aux anciens prix, Marché-au-Bois, 8.

### NOUVELLES DE FRANCE.

(Correspond. particulière de L'INDÉPENDANCE.)

Paris, 17 août.

La question importante de la situation est toujours la dissolution; mais elle subit définitivement un temps d'arrêt.

Il y a accord tacite ou explicite que la Chambre actuelle ne peut pas durer.

Sous ce rapport les Débats disent comme la République Française, et M. De Francioli, d'autres points de vue, ne diffère pas d'avis avec M. Gambetta.

Seulement, on paraît également s'accorder pour qu'il y ait une trêve dans les efforts faits pour déterminer les députés à céder la place à d'autres élus du suffrage universel. Mais cette trêve ne doit pas être très-longue, et l'on croit que si les conseils généraux indiquent de façon ou d'autre dans leur session que le pays ressent le besoin d'être fixé sur ses destinées, ces considérations seront développées et mises en évidence (sans aucune coercition, bien entendu), vis-à-vis des représentants à leur retour à Versailles.

A ce moment, du reste, quelle sera vraisemblablement la situation : ou bien, une certaine partie de la majorité, voulant conserver son mandat à tout prix, cherchera à s'allier au centre gauche pour fonder définitivement une république, — la plus monarchique possible, — ou bien, si ses efforts ne réussissent pas, ce qui est plus probable, l'échec de la dissolution se dessinera à un terme qui ne pourra pas être bien éloigné, et ne dépassera pas le vote de deux ou trois lois indispensables.

Les expériences de tir qui ont eu lieu à Trouville, sous la direction de M. le président de la république, ont pour résultat l'adoption du canon de 4, reconnu pour avoir une portée aussi longue que celui de 7, avec l'avantage en plus d'être infiniment plus léger.

Le colonel Remy, qui paraît avoir joué un rôle fort utile dans les expériences qui viennent d'avoir lieu, va être nommé, dit-on, aide de camp de M. Thiers. Ce qui rend le fait assez piquant, c'est qu'il avait déjà été aide de camp de Napoléon III.

Au reste, pour qu'il n'y ait aucune différence entre le président de la république et bien des souverains, on vient d'arrêter au châtelet Cordier un homme que l'on a suspecté de mauvaises intentions contre le président de la république; au fond, ce pourrait bien n'être qu'un fou.

L'affaire de MM. Errazu et consorts est déjà presque oubliée; j'apprends que M. Thiers, mieux inspiré, revient sur la décision de rigueur prise à l'égard du commissaire central de Trouville qui avait relâché les délinquants après arrestation.

On assure que le prince Orloff, quand il a appris la part, même involontaire, prise par un sujet russe, le propriétaire du yacht, à cette ridicule et grossière agression, a voulu mettre ce dernier dans l'alternative de rentrer en Russie ou de perdre sa nationalité; mais il est probable que ces dispositions sévères se seront également adoucies.

Quelques journaux de la droite veulent tirer parti du ridicule article qui a paru dans le *Bien public* sous le titre de : *La Comédie dissolutionniste*. On a cherché à la faire considérer comme adressée directement à M. Gambetta.

Son qu'il n'y ait eu à cette interprétation erronée, soit qu'on ait compris l'ingratitude et la maladresse du procédé, des amis de M. Thiers ont fait dire à M. Gambetta que l'article ne le concernait en rien.

Les nouvelles de Lyon font connaître que M. Cantonnat, le nouveau préfet, paraît devoir vivre dans la meilleure intelligence avec le conseil municipal. Ce qui reste le plus curieux, c'est que les journaux lyonnais de toutes les nuances, le radical, le modéré, le bonapartiste même, sont d'accord pour se montrer favorables à M. Cantonnat, tant attaqué par la presse réactionnaire de Paris.

On annonce que M. Oscar Testu, secrétaire général de la préfecture du Rhône, se démet de sa situation. M. Thiers est à Honfleur et sa visite dans cette localité a un but un peu stratégique.

Toutefois, c'est une simple visite d'exploration. Il y a d'autant moins de chance que des ouvrages soient construits de ce côté, que le comité de défense s'est prononcé de la façon la plus absolue contre toute espèce de fortification qui serait élevée à Honfleur; ce point n'est aucunement vulnérable. Des explications satisfaisantes sont venues, à ce qu'il paraît, de la part de l'autorité militaire allemande, à l'occasion des travaux de Belfort, dont on a fait tant de bruit. Il aurait été répondu que ces travaux n'avaient pour but que l'observation des règlements militaires qui veulent que partout et à quelque titre que l'on occupe une place, on l'entretienne en état de défense; si même quelques ouvrages nouveaux ont pu être construits, c'est qu'ils étaient nécessaires.

Quoi qu'il en soit, et pour en finir avec un sujet dont il a été beaucoup trop parlé, en supposant même que l'on puisse prêter intention au gouvernement impérial de rentrer en négociations pour conserver Belfort, au prix de la cession de territoires équivalents, il n'y a pas à supposer un instant, au cas à peu près certain que cette négociation échouerait complètement, que la Prusse renne sa signature et déchire, ce qui ne pourrait être qu'à la pointe de l'épée, le traité qu'elle a signé.

Les nouvelles de la Lorraine française apprennent que les jésuites de Saint-Clement, chassés de Metz à la suite des décisions prises par le gouvernement allemand contre l'institution, cherchent à s'établir à Nancy ou aux environs.

M. Chavoix, ancien député de l'Assemblée républicaine, s'occupe d'organiser l'institution du permis de chasse démocratique, qui réaliserait ce fait que toutes les classes les plus humbles de la société pourraient être admises à bénéficier du plaisir et des produits de la chasse.

Il est probable que le projet prendra la forme d'un projet de loi qui pourrait être présenté à l'Assemblée à la reprise de ses travaux par M. Louis Blanc, grand ami de M. Chavoix.

On s'entretenait beaucoup ici, ce matin, d'un article qui a paru dans un journal habituellement hostile au gouvernement, mais qui cette fois est rempli d'éloges pour M. Jules Simon et même pour M. Thiers. Ce qui rend le fait plus inattendu, c'est que l'article est signé d'un nom d'une certaine notoriété, signalé surtout par l'ardeur de ses attaques antérieures contre la république et son illustre chef. On s'est demandé si l'article était une ironie — en ce cas (tellement fine qu'elle échappe à l'intelligence du lecteur) — ou bien le commencement d'une évolution qui avait été annoncée comme devant se produire de la part de ce même journal. C'est ce qu'il ne peut tarder à nous apprendre lui-même.

(Correspondance financière de L'INDÉPENDANCE.)

Paris, 17 août.

L'influence des réalisations de la spéculation n'a pas été de longue durée sur le marché de l'emprunt. Dès lundi, le mouvement de reprise s'est accusé avec une certaine vivacité, et les tendances depuis lors n'ont cessé d'être à la hausse. Les achats du comptant ont été surtout considérables sur le nouveau 5 p. c., qui, de 87-80, cours coté il y a huit jours, est revenu par deux successives et régulières au prix rond de 89 fr. L'emprunt de 1871, que les réalisations avaient fait fléchir un instant aux environs de 86 fr., a dépassé, hier et aujourd'hui, le cours de 87 fr. Le 21 courant, sera détaché un coupon de 4 fr. 25 sur les titres de l'emprunt 1871 (non libérés); il y a là, pour la spéculation comme pour le capital de placement, un stimulant qui ne pouvait que produire son effet. Il est à remarquer que le 5 p. c., qui pourtant est un fonds incontestablement mieux classé que les autres, est resté lourd et n'a eu qu'une faible part à l'amélioration réalisée ailleurs. C'est qu'en effet, le 5 p. c. a été, dans ces derniers temps, l'objet d'arbitrages dans lesquels il sert de contre-partie aux achats d'emprunt. Ces arbitrages se continuent, en ce moment même, sur une assez large échelle; on prétend que la Banque de France, qui possède 66 ou 67 millions de rentes 5 p. c., aurait elle-même commencé la réalisation de cette portion de son portefeuille, et acheté à la place du nouvel emprunt. L'avantage de l'opération aurait à peine besoin d'être expliqué : 3.000 fr. de rentes à 86 fr. 50, cours actuel, coûtent 56.500 fr.; 3.000 fr. de rentes 5 p. c., à 89-90 (prix auquel ressort le nouvel emprunt libéré), ne coûtent que 51.300 fr.; la différence en faveur du 5 est de 5.200 fr. par 3.000 fr. de rente. Outre le bénéfice immédiat par lequel peut se justifier l'opération attribuée à la Banque, il y a cette autre considération, que notre premier établissement, ment de crédit, sur lequel on compte pour aider à la réalisation des versements de l'emprunt, doit trouver aujourd'hui l'occasion excellente pour acheter du 5 p. c. nouveau et le libérer. Tout en faisant une bonne affaire, la Banque rend service au marché et au trésor tout en même temps, s'il est vrai qu'elle soit résolue à poursuivre l'arbitrage de ses anciennes rentes contre des rentes nouvelles.

Parmi les valeurs qui ont pris leur part de la hausse de nos fonds publics, il faut citer les titres de quelques-unes de nos sociétés de crédit. Les actions de la Banque de Paris sont très-fortement tenues de 1.330 à 1.335. Le Crédit foncier s'est relevé de 900 à 920. Le Comptoir d'escompte et la Société Générale ont peu varié, le premier à 650, la seconde à 590.

On ne connaît pas encore au juste l'importance des parts de chacun de nos divers établissements financiers dans le dernier emprunt. Un seul chiffre est connu : celui des souscriptions du Comptoir d'escompte; elles s'élèvent à 61 millions de rente; il est bon d'ajouter qu'il s'agit ici de souscriptions sérieuses, ou ce sont surtout les petites demandes qui dominent, et où la spéculation n'a joué aucun rôle.

Les actions de la Banque de France continuent leur mouvement ascensionnel; elles ont encore réalisé 125 francs de hausse cette semaine; elles étaient samedi dernier à 4.425, elles sont aujourd'hui à 4.520.

Le dernier bilan accuse une légère augmentation dans l'encaisse qui s'élève actuellement à 781 millions. La circulation a peu varié, elle reste à 2.276 millions. Il est rentré 406 millions sur les effets du portefeuille. Les comptes courants particuliers ont diminué de 131 millions. Le change est à 25-60; la prime sur l'or varie de 10 à 11 par mille.

Les bulletins de nos chemins de fer accusent cette semaine de notables diminutions dans le trafic, mais il est bon de présumer le public contre la signification.

tion qu'on pourrait être tenté d'accorder aux chiffres publiés par les compagnies. Ce ralentissement du trafic n'a rien d'imprévu ni rien d'inquiétant; ensemble les transports ont une bonne activité normale, mais comme je vous l'expliquais déjà la semaine dernière, comparées aux recettes normales de 1871, les recettes de 1872 sont condamnées à rester pendant plusieurs mois dans une infériorité qui n'est éphémère qu'en apparence. Les actions de toutes nos Compagnies se maintiennent bien, sans grande variation de cours, et aussi sans beaucoup d'affaires.

Je vous signale en quelques mots une intéressante émission, celle des obligations de la Compagnie des chemins de fer de la Vendée.

Le réseau de la Vendée comprend actuellement une longueur de 270 kilomètres; mais tard viendront s'ajouter 100 kilomètres de Saumur à Poitiers, qui sont l'objet d'un traité spécial d'exploitation. La portion des lignes actuellement exploitées est de 124 kilomètres (du port des Sables d'Olonne à Bressuire). Déjà des recettes obtenues d'une exploitation tronquée donnent un excédent sur les dépenses. Dans quelques mois, le chemin sera prolongé de Bressuire à Chinon; dans quinze, il sera complété jusqu'à Tours. Alors seulement l'exploitation se fera dans des conditions normales, et l'entreprise sera mise en possession des éléments de trafic qui existent en grande abondance dans les riches contrées qu'elle doit traverser.

Les charges que font peser sur la Compagnie les obligations déjà émises et celles qu'elle émet aujourd'hui n'excèdent pas 3.500 fr. par kilomètre de chemin. La Compagnie a reçu de l'Etat des subventions qui ne s'élèvent pas à moins de 25 millions et demi de francs, soit environ 90.000 fr. par kilomètre. Elle a, en outre, un capital-actions de 12 millions de francs. L'ensemble des garanties offertes aux souscripteurs des obligations est, en résumé, de 37 millions et demi.

On a pu voir, d'après ces chiffres, que les obligations de la Vendée sont émises, 250 fr. environ, toutes bonifications déduites, ces nouvelles obligations de la Vendée ne peuvent manquer d'être bien accueillies du public. A la Bourse, on négocie les actions de la Vendée à 365, les obligations à 365.

L'administration des douanes vient de publier les états du commerce extérieur de la France pour les six premiers mois de 1872. Les importations se sont élevées à 1 milliard 678 millions et les exportations à 1 milliard 738 millions. C'est une valeur totale de 3 milliards 416 millions qui représente l'ensemble des échanges du semestre. En 1870 (il ne serait pas possible de comparer avec 1871), les importations s'élevaient à 1,674 millions et les exportations à 1,541 millions. Au total, 3 milliards 215 millions pour le mouvement commercial du premier semestre.

On voit que 1872 a gagné 191 millions, savoir : 4 millions environ à l'importation, et 187 millions à l'exportation.

Qu'il s'agisse des produits industriels ou des produits agricoles, les exportations de 1872 atteignent le plus haut chiffre obtenu depuis la réforme économique. Nous avons vendu au dehors pour 967 millions d'objets fabriqués ou manipulés en France, et pour 675 millions de matières naturelles ou de produits agricoles. On est en droit de compter aujourd'hui que, grâce à la récolte, l'année 1872 restera comme une année exceptionnellement favorable.

(Correspond. théâtrale de L'INDÉPENDANCE.)

Paris, 17 août.

Il a été beaucoup parlé, avant la représentation, de cette grande comédie en cinq actes *Les Vieilles Filles*, qui ont été représentées au Gymnase, pour l'inauguration des vacances. A vrai dire, j'appréhendais qu'il n'en soit pas question longtemps après que ces vacances soient terminées. Telle semble du moins la conclusion à tirer de l'attitude du public pendant le cours de cette représentation.

Pourtant, il faudrait n'avoir jamais ouvert, depuis quelque temps, les journaux qui se plaisent à enregistrer tous les bruits de coulisses, pour ignorer que la pièce dont il s'agit est l'œuvre, non pas seulement de l'auteur, nommé M. de Courcy, mais encore de M. Sardou, son personnage. Or, une comédie de M. Sardou, même après le *Roi Carotte*, même après *Rabagas*, est un événement de quelque importance dans le monde théâtral.

Doit-on penser que l'auteur de tant d'autres comédies, dont la vogue a été, à coup sûr, on ne peut plus légitime, a reconnu de prime-abord qu'il n'y avait pas grande gloire, ni peut-être même grand profit, à tirer de la pièce nouvelle, puisque d'une part il en a décliné définitivement la paternité, et que, d'autre part, habitué comme il l'est à choisir d'une façon souveraine l'époque la plus favorable de l'année pour les recettes, il a laissé les *Vieilles Filles* se produire à la mi-août, pleine canicule? C'est là une opinion qui s'impose presque fatalement à l'esprit et que vos lecteurs adopteront peut-être, pour peu qu'ils veulent bien examiner avec moi les bases sur lesquelles repose l'édifice de la comédie dont j'ai à vous parler aujourd'hui.

*Les Vieilles Filles*, voilà un titre des plus significatifs et qui dispense de tout préambule et de tout commentaire; seulement, vous devez déjà remarquer que, suivant un procédé cher à M. Sardou, ce n'est pas du singulier, mais du pluriel qu'il s'agit, et qu'il s'agit d'un type unique, destiné à servir de géniteur à l'action, comme cela se pratiquait jadis, on va vous offrir un certain nombre d'échantillons.

Or, je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais il me semble que cette multiplication de personnages au théâtre, avec quelque art qu'ils soient présentés et diversifiés, engendre forcément la confusion ou, tout au moins, amène des enchevêtrements qui ne laissent pas de porter préjudice à l'intérêt de la fable. On aura beau faire et beau dire; les meilleures conditions de succès sur la scène sont toujours l'unité d'action et la simplicité des ressorts.

Il paraît que tel n'est pas l'avis de M. de Courcy, qui, fidèle aux errements de son prototype, présente tout d'abord un tableau quatre vieilles filles, tout autre, seulement, l'une des quatre, une institutrice pauvre, n'est encore qu'à l'état de la vie, tandis que les trois autres, assez convenablement pourvues par la fortune, ont déjà atteint l'automne. Toutes trois, liées au moins en apparence, par la communauté de l'âge, des idées, des habitudes et surtout par une dose très-prononcée d'égoïsme, sont résolues à passer leur vie ensemble et à se constituer réciproquement héritières les unes des autres.

En même temps, autour des trois vieilles filles gravitent deux cousins passablement mûrs, qui ignorent, bien entendu, que leur dernière chance, MM. Pichet et Derbors, et toute la suite du premier de ces deux corbeaux, une suite de nature assez encombrante, si vous voulez bien remarquer que le cousin Pichet n'a pas moins de sept filles.

Hum! hum! voilà déjà bien des personnages, direz-vous, pour encombrer cette étroite scène du Gymnase, où Scriba, Bayard et leurs élèves se monteraient jadis sous ce rapport si discret et si économique! Patience! vous n'êtes pas encore au bout.

Il y a un neveu et une nièce des vieilles filles, il y a un officier de marine, amoureux de la plus jeune d'entre elles, de celle qui est pauvre, de l'institutrice. Il y a un médecin et bien d'autres personnages encore, dont je vous fais grâce, attendu qu'ils ne participent à l'action que d'une manière assez indirecte.

En somme, j'ai compté 27 noms sur l'affiche. C'est à faire frémir les directeurs de théâtre de province qui voudraient monter la pièce.

Maintenant, quel est le noeud de l'action? Dame! Je ne vous cache pas qu'elle se prête difficilement à l'analyse, voire même à la synthèse, cette action-là, attendu qu'elle est on ne peut plus compliquée. Figurez-vous, par ces beaux jours d'été dont nous sommes enfin gratifiés, un arbre excessivement touffu, sous l'ombrage duquel vous goûtez les délices du repos et de la fraîcheur. Si vous aviez par aventure la fantaisie de chercher à discerner le nombre de ses rameaux, je crois que vous y parviendriez à grand peine et encore seroit-ce plus tard.

Aussi bien, dans *Les Vieilles Filles*, l'action est tellement comme les personnages. Il y a d'abord le cas de M. Prunier, l'un de ces demoiselles qui, dans un bal, s'est donné, par sa gourmandise au buffet, une indigestion comme on n'en voit pas, une indigestion telle que le médecin qui lui donne ses soins ne saurait répondre de ses jours.

Vous comprenez tout de suite avec quelle avidité, plus ou moins dissimulée par les convenances du monde, ses héritières présomptives et le cousin Pichet, le père aux sept filles, attendent le dénouement de cette indigestion. Cela devient comique parfois, si vous voulez, mais d'un comique assez fâcheux.

Il y a ensuite le cas de M. Marielle, une jeune fille sans dot, qui administre avec tant de dévouement à la même M. Prunier, de quart d'heure en quart d'heure, la potion prescrite par le médecin et dont le petit Jules, neveu d'une des vieilles filles, s'est vite et si bien enamouré. Le petit Jules épousera-t-il ou n'épousera-t-il pas M. Marielle?

N'oublions pas non plus l'institutrice pauvre, M. Edmée, qui a séduit, sans y prendre garde, M. René de Clavery, officier de marine, arrivant en dernier lieu de Cochinchine. Ce marin-là est de ceux qui se marient à la hussarde. Au moins avec lui les choses ne traînent pas en longueur et, de ces vieilles filles il n'en reste bientôt plus que trois.

Reste à savoir si la plus malade des trois, M. Prunier, sautera le pas, comme on dit vulgairement, et si lui reviendra son héritage. Mais bah! il faudrait ne pas connaître le moins du monde le cours des vieilles filles pour s'imaginer que cette promesse qu'elles se sont faite réciproquement sera suivie d'effet. Ne découvre-t-on pas au dénouement que, loin de songer à la tenir, chacune d'elles plaie, à l'insu des deux autres, son bien en viager? On n'est pas plus cynique que ces vieilles filles qui nous trois.

En conscience, il eût fallu une rare audace pour baisser le rideau sur ce trait d'observation, très-fidèle peut-être, mais d'une horrible crudité, et c'est M. Prunier, la moribonde, qui se charge de reconclure un peu les spectateurs avec l'humanité, en se querellant tout à fait sur son indigestion et en adoptant M. Marielle qui lui a donné des soins si tendres et si touchants et qui épousera son petit Jules.

Certes, n'espérez, l'esprit de mots surtout, ni le talent, ni les traits de comédie ne font défaut dans la pièce dont j'ai essayé de vous indiquer *grasso modo* le canevas; mais je serais bien trompé, si les côtés odieux, qui s'y accusent avec un bien cruel relief, ne vous avaient pas laissé, comme au public, une impression parfois voisine de la protestation et de la révolte.

Il ne faut rien moins pour atténuer cette impression que le talent des interprètes, et, à cet égard, il me suffira d'ajouter que les rôles des trois vieilles filles si peu fidèles à leur mandat contractuel sont remplis par M. Lessor, Picard et Ramilly, que les deux cousins-corbeaux ne sont autres que Ravel et Pradeau.

Enfin, il serait injuste de ne pas tenir compte aux auteurs de l'effet qu'ils ont tiré de l'intrusion dans leur comédie de ce régime de sept sœurs, les filles du cousin Pichet, qui soit qu'elles se présentent à la file et par rang de tailles, soit qu'elles se développent en front de bandière, excitent chaque fois dans la salle un rire homérique. Leur pièce de vers surtout, la *Fête de la mort*, avec le refrain typique : *Il neigait*, est tout ce qu'on peut concevoir de plus exaltant, c'est à dérider une escouade de croque-morts et, en fait, on ne saurait s'empêcher de songer un peu à ces utiles et honnêtes fonctionnaires, quand on voit représenter *Les Vieilles Filles*.

Permettez que je termine cette lettre sur une impression plus gaie, en recommandant à cet effet à vos lecteurs le livre nouveau de notre confrère Albert Wolff : *Le Tyrol et la Carinthie*. C'est un récit de voyage des plus humoristiques et qui émoigne, en maint endroit, que ce Prussien libéré, à l'exemple de son illustre devancier Herr Heine, était vraiment digne d'obtenir chez nous les lettres de naturalité, qui lui ont été récemment octroyées.

On s'occupe beaucoup au ministère des affaires étrangères de la formation du journaux. Les députés reçoivent, à leur rentrée, celle de 1872. D'après l'Économiste, ce journal contiendrait toutes les correspondances échangées au sujet des nouveaux tarifs de douane avec l'Angleterre, la Belgique et l'Autriche. Les dépêches échangées avec l'Angleterre, l'Italie, la Suisse et la Prusse au sujet des passe-ports; les documents relatifs aux réclamations de l'Angleterre au sujet du transport des condamnés politiques sur le territoire britannique; tout le dossier concernant les mesures prises par la France pour neutraliser la propagande éternelle au point de vue de l'insurrection carliste. Enfin, les dépêches échangées avec la Tunisie et la Turquie pour la revendication de la souveraineté de la Porte sur Tunis et pour la revendication des créances de nos nationaux.

(Corr. Havas.)

Par décrets en date du 14, ont été promus ou nom-

més dans l'ordre national de la Légion d'honneur : Au grade d'officier : M. le baron de Rothschild (Alphonse), banquier, membre du conseil de régence de la Banque de France.

Au grade de chevalier : M. Joubert (Edmond), administrateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas; M. Guilhaumez (Emilien-Jules-Hyacinthe), agent de change près la bourse de Paris. (Journal officiel.)

Sur la demande du représentant de la Suisse, M. de Rémusat vient d'adresser à tous les agents des consulaires français, à l'étranger une circulaire les informant officiellement de l'abolition de la taxe de 10 fr. pour visa des passeports.

On croit, dit la Patrie, que les électeurs chargés de nommer les six députés à élire à l'Assemblée nationale, par suite de démissions et de décès, seront convoqués dans la première quinzaine d'octobre.

La Patrie écrit savoir que M. le ministre de l'intérieur a reçu la démission de M. Guignes de Champvans, préfet du Gard. Elle ajoute que cette démission n'aurait pas été acceptée, mais qu'une autre préfecture aurait été réservée à ce fonctionnaire.

Tout Paris connaît les sœurs Braché, du corps de ballet de l'Opéra. Tout Paris connaît aussi le docteur Sichel l'oculiste. Or, le docteur Sichel a eu un enfant de l'une des trois sœurs Braché. Laquelle? Je ne vous le dirai pas.

De cette façon, je ne fais de réclame à aucune d'elles en particulier, mais à toutes les trois ensemble. Quand on fait une bonne œuvre, il faut la faire complète.

Cet enfant, qui a aujourd'hui quatre ans, a été reconnu par le docteur Sichel. Mais le docteur Sichel qui a de bons yeux, étant oculiste, s'est aperçu que mademoiselle Braché avait le cœur sur la main, et le laissait voler aux quatre points cardinaux de la fantaisie. Il l'a quittée. Made-moiselle Braché s'en est vengée d'une façon cruelle. Elle a demandé au docteur une pension alimentaire de 200 fr. par mois pour l'enfant; elle a réclamé 11.500 fr. d'arrière sur cette pension; enfin, elle a déclaré qu'elle avait prêté à son amant une douzaine de mille francs, et elle en a exigé le remboursement.

Le docteur Sichel a envoyé un de ses parents chez son ancienne maîtresse pour lui offrir 100 fr. par mois et 7.000 fr. comptant, à la condition qu'on lui rendrait ses lettres. M. Braché a répondu à peu près ceci : « Je veux tout ou rien. Je ne crains pas le scandale d'un procès, cela me fera une réclame. »

M. Raveton a plaqué pour le docteur, et M. Caraby pour la jolie M. Braché. La première chambre civile a reconnu que M. Sichel s'était bien réellement fait prêter des lettres. M. Braché a répondu à peu près ceci : « Je veux tout ou rien. Je ne crains pas le scandale d'un procès, cela me fera une réclame. »

M. Raveton a plaqué pour le docteur, et M. Caraby pour la jolie M. Braché. La première chambre civile a reconnu que M. Sichel s'était bien réellement fait prêter des lettres. M. Braché a répondu à peu près ceci : « Je veux tout ou rien. Je ne crains pas le scandale d'un procès, cela me fera une réclame. »

D'après le devis des architectes, dit le Rappel, la reconstruction de la maison de M. Thiers coûtera 315.000 francs.

Le *Novelliste des Roues* se dit en mesure d'affirmer que la crise des Roues d'établissements militaires, dont elle a précédemment annoncé par M. Thiers et M. le ministre de la guerre, pendant le dernier séjour du général Letellier de Valazé à Trouville.

On écrit de Bordeaux, 14 août :

La grève des ouvriers maçons de notre ville tend à finir. Les ouvriers restent dans les chantiers.

Le Petit Marcellais raconte que samedi matin, à six heures, un terrible drame a eu lieu dans la savonnerie Tivolier, au quartier du Rouet.

Le nommé Jean-Pierre, âgé de 52 ans, remplissant à la savonnerie Tivolier les fonctions de chauffeur, lorsque son état de maladie le força à le interrompre. On le remplaça aussitôt par Arsten (Jean-Baptiste), âgé de 35 ans.

Hier, celui-ci s'acquittait de sa tâche. Lorsque Jean-Pierre entra dans la fabrique, alla droit à lui, sortit un instrument vulgairement appelé tire-point, qui consiste en une lime solidement emmanchée, et l'en frappa au côté droit de la poitrine.

Arsten chancela, Jean-Pierre allait lui porter un nouveau coup, lorsqu'un autre chauffeur, Paizès (J. B.), âgé de trente-neuf ans, essaya de protéger son camarade et de s'élancer sur le meurtrier.

Celui-ci tourna alors sa fureur sur Paizès, qu'il atteignit deux fois avec son arme : au cou et à la naissance des épaules.

Jean-Pierre ne tarda pas cependant à être maîtrisé par les ouvriers de la fabrique. On lui enleva son tire-point.

L'assassin, se débattant, réussit néanmoins à s'échapper. Il fit quelques pas, puis, comme l'éclair, il s'élança dans une chaudière à peu près pleine de dissolution de carbonate de soude et d'huile en ébullition, où il trouva immédiatement la mort.

Au mois de février dernier, un crime horrible fut commis à Bayonvilliers, département de la Somme. Dans la matinée du 21, les époux Debros, tous deux vieux et presque infirmes, furent trouvés morts dans leur maisonnette.

Les soupçons se portèrent tout d'abord sur le nommé Cauchy, valet de charrie des époux Debros, jeune homme de 22 ans, paresseux, joueur, débauché, et qui déjà avait subi deux condamnations pour vol. Quelque temps avant le crime, il avait dit à quelqu'un, en parlant de ses maîtres : « Ça me ferait moins de peine de les tuer que de saigner un cochon. »

Cauchy fut arrêté, ainsi qu'un autre jeune homme, nommé Boitel, que l'on soupçonnait être son complice. Ce dernier fit les aveux les plus explicites, et tous les deux, après une longue instruction, furent renvoyés devant la cour d'assises de la Somme.

A l'audience, Boitel raconta tous les détails de ce double assassinat. Le 26 février au soir, ils entrèrent chez les époux Debros, ayant un marteau en fer caché sous leur blouse. Boitel, qui avait servi dans un bataillon de mobiles, commença quelques faits de guerre pour amuser les victimes, puis, à un signal convenu, Cauchy frappa le pauvre Debros d'un coup de son arme, et avec une telle violence qu'il tomba mort sans avoir pu proférer une seule plainte. En même temps, Boitel se précipita sur l'autre Debros, et d'un coup de sa hache, l'étrangla.

Les deux meurtriers, après avoir vu que leurs victimes ne vivaient plus, se précipitèrent l'un sur l'autre, et se débattirent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux étendus par terre.

Les deux meurtriers, après avoir vu que leurs victimes ne vivaient plus, se précipitèrent l'un sur l'autre, et se débattirent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux étendus par terre.

Les deux meurtriers, après avoir vu que leurs victimes ne vivaient plus, se précipitèrent l'un sur l'autre, et se débattirent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux étendus par terre.

Les deux meurtriers, après avoir vu que leurs victimes ne vivaient plus, se précipitèrent l'un sur l'autre, et se débattirent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux étendus par terre.

Les deux meurtriers, après avoir vu que leurs victimes ne vivaient plus, se précipitèrent l'un sur l'autre, et se débattirent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux étendus par terre.

Les deux meurtriers, après avoir vu que leurs victimes ne vivaient plus, se précipitèrent l'un sur l'autre, et se débattirent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux étendus par terre.

Les deux meurtriers, après avoir vu que leurs victimes ne vivaient plus, se précipitèrent l'un sur l'autre, et se débattirent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux étendus par terre.

temps, Boitel donnait un coup de marteau à la femme, elle tomba étendue en poussant des cris lamentables. Cauchy, alors l'assomma, comme on assomme une vache.

Le chien des époux Debros avait voulu défendre ses maîtres. Il s'était jeté sur les assassins. Cauchy le tua d'un seul coup de marteau.

Tels furent les aveux de Boitel. Cauchy, au contraire, prétendit n'avoir pris aucune part à la mort des époux Debros. Le verdict du jury n'en fut pas moins affirmatif, et le 7 juillet dernier Boitel était condamné à 15 ans de travaux forcés, et Cauchy à la peine de mort.

Il a expié son crime à Amiens, le 12, en présence d'une agglomération de monde qu'on peut évaluer à cinq ou six mille personnes. Hier, vers trois heures de l'après-midi, on apporta l'arrivée des exécuteurs, et à dix heures cette nouvelle était connue non-seulement dans toute la ville, mais encore dans les localités voisines.

Cauchy est mort avec une grande faiblesse, mais en manifestant le plus profond repentir. Il a avoué sa culpabilité en versant d'abondantes larmes. Pendant les apprêts funéraires, il s'est trouvé mal, et quand il est arrivé au pied de l'échafaud il n'était plus qu'une masse inerte. A cinq heures et trois minutes tout était terminé. Aucun incident à signaler.



de ces obligations ressort net à 250 fr. 80, rap-  
portant 15 francs d'intérêt annuel, c'est-à-dire  
6 p. c.

#### GARANTIES

Le capital de la Compagnie : 2,000 actions  
libérées de 250 francs, cotées à la Bourse de  
540 à 550 francs. 12,000,000 fr.  
Subventions de  
l'Etat : 1,600,000 fr. 25,600,108 fr. 80  
dont 1,600,000 fr. en espèces, et  
11,300,000 francs  
payables le 15 janvier  
1874 et le 15 janvier 1875.

Total : 37,460,108 fr. 80

La Compagnie de la Vendée n'a encore  
émis que 28,000 obligations formant un ca-  
pital de 7,000,000 francs.

Les obligations libérées d'impôt de la présente émis-  
sion, sont destinées :

- 1° A assurer le service de trésorerie pour les tra-  
vaux de construction de la ligne de Bressuire à Orléans  
et de la plate-forme de la gare de Bressuire à Tours.  
2° A donner suite à un projet de construction de la  
ligne de Bressuire à Orléans, par la Compagnie de  
Poitiers-Saumur, contracté par lequel elle s'est  
engagée (sauf ratification par l'Assemblée générale)  
à garantir à cette Compagnie le montant de ses obli-  
gations, soit 6,500,000 francs.

Les concessions de la Compagnie de la  
Vendée comprennent :

- 1° Les lignes des Sablons d'Orléans et de La Roche-  
sur-Yon à Bressuire, en exploitation... 424 kilom.
- 2° La ligne de Bressuire à Tours en  
construction... 120 kilomètres, dont 75  
kilomètres (de Bressuire à Chinon) se-  
ront prochainement mis en exploitation et le complément (de Chinon à Tours) à  
la fin de l'année 1873.
- 3° Le tronçon de raccordement de  
Thouars à Montreuil-Bellay... 20

Plus les 100 kilomètres de la ligne de  
Poitiers-Saumur pendant tout le  
temps de sa concession... 400

Soit un réseau de... 370 kilom.

Le montant des obligations émises et en émission  
étant de 35,500,000 francs, il y a lieu de retrancher :  
desquelles il y a lieu de retrancher : 26,000,000  
desquelles il y a lieu de retrancher : 26,000,000  
desquelles il y a lieu de retrancher : 26,000,000

Il reste : 9,500,000 francs

obligations pour les 270 kilomètres de la ligne de  
concession de la Compagnie des chemins de fer de la  
Vendée, soit un intérêt de 2,300 francs à ser-  
vir par chaque kilomètre.

Le nombre d'obligations étant largement suffisant  
pour terminer les lignes formant l'ensemble des  
concessions, on peut voir combien sont faibles les  
charges dont chaque kilomètre sera grevé et, par  
suite, quelle sécurité ces titres offrent aux souscrip-  
teurs.

Ces charges sont de beaucoup inférieures à celles  
qu'on a supportées toutes les autres lignes du réseau  
français.

#### LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

LES LUNDI 19, MARDI 20 ET MERCREDI 21 AOÛT

Au siège de la Compagnie, 43, rue de  
Lafayette, à Paris, et dans toutes les stations des  
lignes de la Compagnie de la Vendée livrées à l'ex-  
ploitation.

Au Crédit agricole, 17 et 19, rue Neuve-des-  
Capucines, à Paris ;  
Au Crédit Industriel et Commercial,  
72, rue de la Victoire, à Paris ;  
Et en Province, dans toutes les Suc-  
cursales et chez les Correspondants de ces  
deux établissements.

On peut également souscrire dans toutes les Suc-  
cursales de la Banque de France, en  
versant au crédit de la Compagnie de la  
Vendée ou des établissements ci-dessus désignés.  
3000

#### NOUVELLES D'ALLEMAGNE.

(Correspond. particulière de l'INDÉPENDANCE.)

Berlin, 14 août.

Le ministre des cultes, M. Falk, est en villégiature  
en Silésie; mais ce n'est pas le repos qu'il est allé  
chercher; il s'y occupe, au contraire, de la révision du  
règlement sur l'enseignement public. Il a le projet de  
remplacer ce règlement qui lui a légué le régime réac-  
tionnaire de MM. Raumer et Müller par une organisation  
nouvelle qu'il voudrait appliquer sans retard à  
l'enseignement même avant le vote d'une loi générale  
sur l'instruction publique. Le ministre a en soin de  
s'entourer des conseils qu'il a pu puiser dans les  
conférences auxquelles il avait convié, au mois  
de juin dernier, l'élite des hommes compétents en  
cette matière.

Le maréchal de Moltke fait exécuter en ce moment  
en Alsace, sous sa direction, de grandes études stra-  
tégiques, par les officiers qui ont fait partie du grand  
état-major général des armées dans la dernière cam-  
paigne. Le point de départ de ces opérations est Bol-  
ford. On sait que, dans sa dernière session, le Parle-  
ment fédéral a voté tous les crédits nécessaires pour  
compléter les travaux de fortification des points stra-  
tégiques en Alsace-Lorraine.

Les journaux officiels confirment que le départe-  
ment de la guerre va procéder à la réorganisation de  
l'artillerie allemande. Il s'agit d'augmenter d'environ  
45,000 hommes et d'un nombre correspondant de  
batteries les corps de l'artillerie actuelle. C'est une  
très grosse dépense que le budget global de 90 mil-  
lions de thalers pour dépenses militaires ne suffira  
pas à couvrir. Il faudra donc demander au Parlement,  
lors de sa rentrée, de nouveaux crédits qui porteront  
le budget de la guerre au minimum, à 400 millions  
de thalers (375 millions de francs).

Demain on rendra les derniers honneurs au profes-  
seur Eggers, décédé ces jours derniers. Le défunt  
faisait autorité en matière d'histoire de l'art et d'esthé-  
tique; c'était un savant éminent et un homme  
aimable et généreux.

Au dire d'une correspondance adressée de Neiden-  
burg, 40 août, à la Gazette de Grandenz, de graves  
désordres auraient eu lieu à Janowitz, petite ville  
du duché de Posen qui touche à l'extrême fron-  
tière russe. Des bandes de Cosaques, des hussards  
russes, ont été envoyés à Janowitz, où ils ont  
réunies avec des troupes allemandes et des  
liquides au marché de Janowitz, des soldats polonais  
de nationalité russe, sont restés sur les barricades  
et ont voulu enlever les liquides de vive force.  
Mais les Prussiens, au nombre de plus de 400, s'étant  
opposés, une bagarre s'en est suivie, dans laquelle  
les Polonais, après avoir attaqué les marchands de  
Neidenburg, ont fait usage de leurs armes. Le sang  
a donc coulé, mais les Prussiens ayant reçu le  
renfort, les Polonais ont été rejoints et ont été  
blessés aux mains de leurs antagonistes. La police  
prussienne était absente.

La Gazette de Magdebourg du 41 rappelle un  
mot de M. de Bismarck qui caractérise bien mieux  
encore que la lettre publiée par le Figaro l'impression  
que le chancelier allemand se sent envahie avec le gé-  
néral de Sedan :

« Quand je me vis pendant près d'une heure dans  
cette petite pièce, face à face avec l'Empereur, je me  
fis l'effet d'un jeune homme qui après avoir engagé  
au bal une jeune fille pour le cotillon, ne sait que lui  
dire et attend, mais en vain, qu'on vienne la lui  
reprendre. »

#### NOUVELLES D'ANGLETERRE.

Londres, 16 août.

La section géographique de l'Association Britanni-  
que s'est réunie aujourd'hui pour entendre la lecture  
du récit qu'a fait M. Stanley de son expédition et de  
la découverte du docteur Livingstone.

Dans le cours de ce récit, M. Stanley a fait allusion  
aux doutes qui ont été émis sur la sincérité des pre-  
mières dépêches qu'il a apportées de la part du doc-  
teur. « Avant que j'eusse apporté, a-t-il dit, des  
preuves directes d'être produites, des lettres, son jour-  
nal, ses chronomètres rompus, ses montres hors  
d'usage, sa collection de coquilles, tout le monde  
à peu près croyait que le nom le plus glorieux

parmi les héros de la géographie, parmi les intré-  
pides missionnaires, n'était plus bon qu'à être  
inscrit dans un martyrologe. On pensait que l'illus-  
tre Livingstone avait succombé aux fatigues du  
régiment sans cesse sous le terrible climat de  
l'Afrique centrale. La recherche que j'ai faite du  
courageux explorateur a été une issue heureuse, plus  
heureuse que je l'eusse espérée. Elle m'a conduit au  
grand lac de Tanganyika. Parvenu à un petit port ap-  
pellé Mousoni, mes amis et moi nous sommes allés à  
M. Stanley a écrit ensuite en style poétique son  
voyage en compagnie de Livingstone au milieu des  
dangers que créaient à chaque étape la difficulté des  
lieux, la défiance jalouse et la férocité des peuplades.  
La lecture de ce récit par M. Stanley, fort ap-  
plaudi par les auditeurs, a confirmé les idées de  
Livingstone. Son Henri Rawlinson, au nom de la  
Société royale de géographie, a cordialement re-  
connu les services de M. Stanley. Après avoir se-  
paré, la réunion lui a donné trois salves d'applau-  
dissements.

M. Stanley a conclu en ces termes : « Je dois vous  
demander la permission de vous remettre un mes-  
sage de votre célèbre associé Livingstone, qui de-  
puis longtemps a quitté l'Anglais et parcourt le  
théâtre des découvertes. Il m'a écrit que, malgré  
vous dire qu'il n'a pas besoin de compagnon  
maintenant, qu'il ne demande plus de secours ma-  
tériels, que des qu'il se sera assuré de la situation  
des sources du Nil il reviendra en Angleterre et vous  
fourira des rapports propres à vous satisfaire. Avec  
un grand fond de munitions, et plus de 70 hommes  
d'escorte bien armés et équipés, il est maintenant en  
route pour Ulupa, milieu portant, plus fort et plus  
enthusiaste que jamais. »

Un télégramme subséquent rapporte qu'après la  
lecture du mémoire de M. Stanley, le colonel Grant  
a contesté l'exactitude des conclusions de Living-  
stone relativement au Nil, lequel n'est pas exposé dans  
sa lettre au New-York Herald. M. Stanley, fort ap-  
plaudi par les auditeurs, a confirmé les idées de  
Livingstone. Son Henri Rawlinson, au nom de la  
Société royale de géographie, a cordialement re-  
connu les services de M. Stanley. Après avoir se-  
paré, la réunion lui a donné trois salves d'applau-  
dissements.

Londres, 17 août.

On va enfin faire quelque chose pour améliorer le  
trajet entre l'Angleterre et le continent. Après beau-  
coup de discussions, de vaines paroles et d'admira-  
tions excessives de la part des faiseurs de projets,  
un des plus simples bon sens en fin de compte, celle  
de construire de meilleurs bateaux, et c'est ce  
dont on s'occupe. Un acte du Parlement a donné  
l'autorisation nécessaire pour approfondir le port de  
Newhaven et le mettre état de recevoir des  
steamers de la même force et de la même vitesse  
que ceux qui naviguent par tous les temps avec une  
constante régularité entre Holyhead et Kensington.  
Le port de Dieppe sera aussi approfondi et amélioré.  
Tout en faisant ces progrès, on va construire des  
steamers aussi spacieux, aussi confortables que ceux  
de Holyhead. Ils seront mis en mer dès qu'ils seront  
prêts et leur itinéraire est préparé. On calcule que le  
voyage de Londres à Paris par une ligne régulière  
de Dieppe passera à l'heure, se fera en un seul  
jour. Ce sera pour le voyageur une vitesse égale  
à celle de la voie par Calais, et quant au confort,  
un progrès dont aucune autre voie ne l'a fait jusqu'à  
présent.

Une autre compagnie de chemin de fer s'occupe  
d'étendre les avantages des fameux bateaux du  
Holyhead aux voyages du continent. A la réunion de la  
Compagnie du Great Eastern, le président a in-  
formé les actionnaires que l'administration a décidé  
d'acquiescer à la demande de la Compagnie de  
légère, aussi luxueuse que toute autre. Il a assuré que  
la profondeur du flot n'offre pas d'obstacle à aucun  
des deux bouts de ligne.

(Daily News.)

On s'attend à de nouveaux troubles ce soir à  
Belfast entre les « orangistes » et les « nationaux ».  
Il règne en cette ville une grande effervescence  
l'émotion a continué hier. Plusieurs collisions sé-  
rieuses ont eu lieu entre protestants et catholiques.  
Une case des rues de la police a été détruite ce  
matin. Le commissaire de police Bailey a été blessé  
en ordonnant une charge contre la populace. Des  
maisons ont été rasées dans les districts soulevés, et  
des rues de la ville ont été fermées. Le charbonnier a  
reçu un coup de feu lors de la démonstration de  
jeudi est mort hier.

Un grand nombre de prisonniers ont comparu hier  
devant le tribunal de police sous l'inculpation d'avoir  
été mêlés à la démolition de la prison de la prison de  
aujourd'hui par les magistrats.

Un télégramme d'Irlande annonce que Michael  
McAndrew a été tué près de Castlebar par cinq indi-  
vidus armés de fusils. Les meurtriers ont disparu  
sans laisser de traces. Trois de ces misérables  
ont été arrêtés, les autres se sont rendus.

Le nommé Edouard Lalor, marchand de beurre, a  
été poignardé et dangereusement blessé à Tipperary,  
dans la soirée de jeudi. On l'a trouvé gisant dans la  
Grande-Rue, privé de sentiment et frappé de quatre  
coups de couteau. Sa position est critique. On a ar-  
rêté trois individus dont un avait eu avec lui une  
querelle quelques jours auparavant.

Hier, un nommé Reilly, près de Cashel,  
a brisé le crâne d'un nommé Carroll. Il n'a pas été  
arrêté.

Hier encore le nommé Gorey a attaqué un voisin,  
à Kilkenny, d'un coup de pierre, et a été assés qu'après  
l'avoir blessé mortellement, il n'est pas arrêté.

Il y a quelques jours, le portier d'un « workshop »  
a disparu d'une manière mystérieuse; on n'en a plus  
entendu parler.

Un individu qui avait refusé de recevoir  
au « workshop » de Waterford a fait une ten-  
tative désespérée pour étrangler le concierge. Il est  
mis en jugement.

Voici dans quels termes M. Stanley a  
rendu compte, à l'Association britannique  
à Brighton, de la façon dont il a été chargé  
de se rendre en Afrique, à la recherche du  
docteur Livingstone :

« J'étais à Madrid lorsque j'ai reçu le télégramme  
suivant de M. Bennett : « Venez à Paris pour affaires  
importantes. Aussitôt je pars; j'arrive la nuit  
à Paris et me rends au grand hôtel où logeait le jeune  
docteur de la Gazette de Grandenz. Je frappe à la porte,  
il répond : « Entrez ! Ma vie, qui êtes-vous, me di-  
sez-vous ? »

« — Je suis Stanley.  
« — Où êtes-vous l'homme dont j'ai besoin ?  
« — Savez-vous où est Livingstone ?  
« — Non, mais j'en suis sûr, j'en suis sûr.  
« — Croyez-vous qu'il vive ?  
« — Je n'ai pas d'opinion sur cette question.  
« — Que pensez-vous ?  
« — Ma foi, je ne saurais me faire aucune opinion  
sans en avoir vu le trouvez.  
« — Eh bien, je crois qu'il n'est pas mort et je de-  
sire que vous le trouvez.  
« — Je pensais, dit M. Stanley, que mon directeur me  
chargerait d'une mission gigantesque, mais je n'o-  
sais pas la lui refuser. Je l'ai donc accepté. »

« Si vous m'envoyez au centre de l'Afrique,  
j'irai.  
« — Eh bien, allez ! Je suis convaincu que Living-  
stone vit et que vous pourrez le trouver.  
« — Mais, Monsieur, je n'ai pas la moindre idée  
des frais de ce petit voyage ?  
« — Qu'est-ce que cela peut bien coûter ?  
« — Les expéditions de Burton et de Speke ont  
coûté de deux mille à quatre mille livres (cent mille  
francs) et moi-même j'en ai dépensé autant ?  
« — Prenez mille livres maintenant; lorsqu'elles  
seront épuisées, vous disposerez sur moi de mille  
livres encore, et puis encore de mille livres, et puis  
encore, mais trouvez Livingstone. (Bruyants applau-  
dissements.) »

« Que pouvait dire, ajouta M. Stanley, un homme  
dans ma position, décidé à partir et à entreprendre  
la mission. Voici dans quelques termes l'accepta-  
tion que j'en ai faite. »

« — Eh bien, M. Bennett, je ferai tout ce que sera  
humainement en mon pouvoir, et je vous souhaite le  
bonsoir.  
« — Je partis de Paris la même nuit. »

#### Bulletin de la bourse de Londres.

(Correspond. particulière de l'INDÉPENDANCE.)

17 août. — Bien que nous soyons au samedi et  
que par conséquent il faille s'attendre à une grande  
inactivité dans les transactions, l'aspect général du  
marché est satisfaisant. Presque toutes les valeurs  
ont des tendances à la hausse et celles qui n'ont pas  
fait de mouvement en avant, sont assez fermes pour  
faire prévoir qu'elles suivront l'exemple des autres.  
L'influence du beau temps, qui continue et du  
bon marché de l'argent, la bourse devait recevoir  
une impulsion favorable. Si nous ajoutons les hon-  
neurs du continent, il n'est pas étonnant que les  
valeurs publiques étrangères aient manifesté la fer-  
meur de leurs cours. Quelques-uns ont avancé : le 7 p. c.  
égyptien, le 6 p. c. français, le 5 p. c. 1872, chacun  
de 1/8.

Les fonds anglais restent stationnaires mais fer-  
mes, il en est de même des valeurs du gouvernement  
américain.

Le marché des chemins de fer s'est ressenti aussi  
de cette heureuse influence de la température. Malgré  
l'inactivité du samedi, les actions des chemins de fer  
anglais ne sont pas lourdes, les prix du dernier cours  
se maintiennent fermes et, grâce à l'espérance de  
voir les dividendes augmenter par le nombre des  
voyageurs, qui se heurtent à la chaleur du jour, les  
grandes lignes ont monté de 1/4 à 1/2. Celles  
de l'Érie se sont relevées de 3/8.

On a coté : fonds anglais :		
3 p. c. consolidé, au comptant	92 1/2	à 92 5/8
A terme, 30 jours	92 5/8	à 93 1/4
3 p. c. réduit et nouveau	92 5/8	à 93 1/4
4 p. c. de l'Inde	106 0/0	à 106 1/2
5 p. c. id.	110 1/2	à 111 0/0
Rente française :		
3 p. c.	54 1/8	à 54 3/8
4 p. c. 1870	100 7/8	à 101 1/8
5 p. c.	100 3/4	à 101 1/4
Dito 1872	4 1/4	à 4 3/8

Les demandes d'escompte à la Banque ou chez les  
changeurs sont sans aucune importance. Il reste sur  
la place un capital considérable sans emploi; les  
changeurs escomptent à 3/4 1/8 et 3/4 1/4.

#### NOUVELLES D'ITALIE.

(Correspond. particulière de l'INDÉPENDANCE.)

Naples, 5 août.

Toutes les nouvelles que vous recevez d'Italie vous  
montrent que le combat est engagé chez nous autour  
des urnes communales et provinciales comme chez  
vous dans la solennelle journée du 11 juillet. Jusqu'à  
présent le parti clérical n'a essuyé que des défaites  
qui sont d'autant plus sensibles et significatives que  
c'est sur l'ordre formel du Vatican qu'il était des-  
cendu dans l'arène électorale.

A Naples, le jour des élections communales pour  
le renouvellement intégral du conseil municipal ré-  
cemment dissous, n'est pas encore fini. La question  
chez nous n'est point si nette que sur les autres  
places d'Italie; elle se complique de complications  
parties vives entre les fractions du parti libéral : ra-  
дикаux, modérés, et entre deux une fraction que  
j'appellerai indépendante et qui réunit sur un même  
terrain les modérés du radicalisme et les avancés  
du modernisme. C'est ce dernier appoint fort im-  
portant qui vient de l'emporter dans les élections  
pour le renouvellement partiel du conseil provincial  
de Naples. La liste radicale a été battue dans tous les  
collèges à une forte majorité; les électeurs ont donné  
raison à la liste indépendante mise en avant par le  
jeune parti de la *Piccola* et de la *Gazzetta di Napoli*,  
et adoptée par les radicaux dissidents de l'*Era no-  
vella*, comme par les conservateurs-libéraux de  
l'*Unità nazionale*. Les organes radicaux, le *Pungolo*  
et la *Roma* surtout, ont attribué leur défaite à l'al-  
liance de leurs adversaires avec les cléricaux; mais  
cette explication n'est guère plausible, puisque  
les élections dont il s'agit ont été faites avec les  
anciens registres électoraux où les électeurs clé-  
ricaux ne s'étaient jamais fait inscrire. — A la vo-  
tation prochaine, qui aura lieu au scrutin de liste,  
pour la nomination des 80 conseillers municipaux de  
la ville de Naples, arriveront sur le front de bataille  
les milliers d'électeurs auxquels le mandement de  
Son Eminence le cardinal-archevêque a ordonné de  
sortir de l'abstention qu'il leur avait commandée lu-  
même jusqu'à présent, et c'est alors qu'aura lieu la  
vraie mêlée décisive et significative. Le scrutin  
partiel du 28 juillet n'a fait que vider une querelle  
intestine dans le grand parti libéral, en condamnant  
la fraction soi-disant avancée.

Cette condamnation était prononcée par le scrutin  
au moment même où la population de Naples entière  
s'associait au deuil d'une noble famille et accompa-  
gnait à sa dernière demeure la dépouille mortelle du  
marquis Rodolphe d'Alfilitto, ancien préfet de Naples,  
qu'un coup d'apoplexie foudroyant avait frappé  
deux jours auparavant. Votre chronique nécolo-  
gique a déjà indiqué ce décès; mais le personnage  
était trop important, son action a tenu trop de place  
à Naples avant et après 1860, pour que je ne rappelle  
pas aux lecteurs de l'*Indépendance* les mérites de  
cet éminent citoyen et les traits principaux de sa vie.

Rodolphe d'Alfilitto était né en 1809, à Ariano,  
dans le district de la Haute-Campagna. Le charbonnier a  
reçu un coup de feu lors de la démonstration de  
jeudi est mort hier.

Un grand nombre de prisonniers ont comparu hier  
devant le tribunal de police sous l'inculpation d'avoir  
été mêlés à la démolition de la prison de la prison de  
aujourd'hui par les magistrats.

Un télégramme d'Irlande annonce que Michael  
McAndrew a été tué près de Castlebar par cinq indi-  
vidus armés de fusils. Les meurtriers ont disparu  
sans laisser de traces. Trois de ces misérables  
ont été arrêtés, les autres se sont rendus.

Le nommé Edouard Lalor, marchand de beurre, a  
été poignardé et dangereusement blessé à Tipperary,  
dans la soirée de jeudi. On l'a trouvé gisant dans la  
Grande-Rue, privé de sentiment et frappé de quatre  
coups de couteau. Sa position est critique. On a ar-  
rêté trois individus dont un avait eu avec lui une  
querelle quelques jours auparavant.

Hier, un nommé Reilly, près de Cashel,  
a brisé le crâne d'un nommé Carroll. Il n'a pas été  
arrêté.

Hier encore le nommé Gorey a attaqué un voisin,  
à Kilkenny, d'un coup de pierre, et a été assés qu'après  
l'avoir blessé mortellement, il n'est pas arrêté.

Il y a quelques jours, le portier d'un « workshop »  
a disparu d'une manière mystérieuse; on n'en a plus  
entendu parler.

Un individu qui avait refusé de recevoir  
au « workshop » de Waterford a fait une ten-  
tative désespérée pour étrangler le concierge. Il est  
mis en jugement.

Voici dans quels termes M. Stanley a  
rendu compte, à l'Association britannique  
à Brighton, de la façon dont il a été chargé  
de se rendre en Afrique, à la recherche du  
docteur Livingstone :

« J'étais à Madrid lorsque j'ai reçu le télégramme  
suivant de M. Bennett : « Venez à Paris pour affaires  
importantes. Aussitôt je pars; j'arrive la nuit  
à Paris et me rends au grand hôtel où logeait le jeune  
docteur de la Gazette de Grandenz. Je frappe à la porte,  
il répond : « Entrez ! Ma vie, qui êtes-vous, me di-  
sez-vous ? »

« — Je suis Stanley.  
« — Où êtes-vous l'homme dont j'ai besoin ?  
« — Savez-vous où est Livingstone ?  
« — Non, mais j'en suis sûr, j'en suis sûr.  
« — Croyez-vous qu'il vive ?  
« — Je n'ai pas d'opinion sur cette question.  
« — Que pensez-vous ?  
« — Ma foi, je ne saurais me faire aucune opinion  
sans en avoir vu le trouvez.  
« — Eh bien, je crois qu'il n'est pas mort et je de-  
sire que vous le trouvez.  
« — Je pensais, dit M. Stanley, que mon directeur me  
chargerait d'une mission gigantesque, mais je n'o-  
sais pas la lui refuser. Je l'ai donc accepté. »

« Si vous m'envoyez au centre de l'Afrique,  
j'irai.  
« — Eh bien, allez ! Je suis convaincu que Living-  
stone vit et que vous pourrez le trouver.  
« — Mais, Monsieur, je n'ai pas la moindre idée  
des frais de ce petit voyage ?  
« — Qu'est-ce que cela peut bien coûter ?  
« — Les expéditions de Burton et de Speke ont  
coûté de deux mille à quatre mille livres (cent mille  
francs) et moi-même j'en ai dépensé autant ?  
« — Prenez mille livres maintenant; lorsqu'elles  
seront épuisées, vous disposerez sur moi de mille  
livres encore, et puis encore de mille livres, et puis  
encore, mais trouvez Livingstone. (Bruyants applau-  
dissements.) »

« Que pouvait dire, ajouta M. Stanley, un homme  
dans ma position, décidé à partir et à entreprendre  
la mission. Voici dans quelques termes l'accepta-  
tion que j'en ai faite. »

« — Eh bien, M. Bennett, je ferai tout ce que sera  
humainement en mon pouvoir, et je vous souhaite le  
bonsoir.  
« — Je partis de Paris la même nuit. »

Voici dans quels termes M. Stanley a  
rendu compte, à l'Association britannique  
à Brighton, de la façon dont il a été chargé  
de se rendre en Afrique, à la recherche du  
docteur Livingstone :

« J'étais à Madrid lorsque j'ai reçu le télégramme  
suivant de M. Bennett : « Venez à Paris pour affaires  
importantes. Aussitôt je pars; j'arrive la nuit  
à Paris et me rends au grand hôtel où logeait le jeune  
docteur de la Gazette de Grandenz. Je frappe à la porte,  
il répond : « Entrez ! Ma vie, qui êtes-vous, me di-  
sez-vous ? »

« — Je suis Stanley.  
« — Où êtes-vous l'homme dont j'ai besoin ?  
« — Savez-vous où est Livingstone ?  
« — Non, mais j'en suis sûr, j'en suis sûr.  
« — Croyez-vous qu'il vive ?  
« — Je n'ai pas d'opinion sur cette question.  
« — Que pensez-vous ?  
« — Ma foi, je ne saurais me faire aucune opinion  
sans en avoir vu le trouvez.  
« — Eh bien, je crois qu'il n'est pas mort et je de-  
sire que vous le trouvez.  
« — Je pensais, dit M. Stanley, que mon directeur me  
chargerait d'une mission gigantesque, mais je n'o-  
sais pas la lui refuser. Je l'ai donc accepté. »

« Si vous m'envoyez au centre de l'Afrique,  
j'irai.  
« — Eh bien, allez ! Je suis convaincu que Living-  
stone vit et que vous pourrez le trouver.  
« — Mais, Monsieur, je n'ai pas la moindre idée  
des frais de ce petit voyage ?  
« — Qu'est-ce que cela peut bien coûter ?  
« — Les expéditions de Burton et de Speke ont  
coûté de deux mille à quatre mille livres (cent mille  
francs) et moi-même j'en ai dépensé autant ?  
« — Prenez mille livres maintenant; lorsqu'elles  
seront épuisées, vous disposerez sur moi de mille  
livres encore, et puis encore de mille livres, et puis  
encore, mais trouvez Livingstone. (Bruyants applau-  
dissements.) »

« Que pouvait dire, ajouta M. Stanley, un homme  
dans ma position, décidé à partir et à entreprendre  
la mission. Voici dans quelques termes l'accepta-  
tion que j'en ai faite. »

« — Eh bien, M. Bennett, je ferai tout ce que sera  
humainement en mon pouvoir, et je vous souhaite le  
bonsoir.  
« — Je partis de Paris la même nuit. »

Voici dans quels termes M. Stanley a  
rendu compte, à l'Association britannique  
à Brighton, de la façon dont il a été chargé  
de se rendre en Afrique, à la recherche du  
docteur Livingstone :

« J'étais à Madrid lorsque j'ai reçu le télégramme  
suivant de M. Bennett : « Venez à Paris pour affaires  
importantes. Aussitôt je pars; j'arrive la nuit  
à Paris et me rends au grand hôtel où logeait le jeune  
docteur de la Gazette de Grandenz. Je frappe à la porte,  
il répond : « Entrez ! Ma vie, qui êtes-vous, me di-  
sez-vous ? »

« — Je suis Stanley.  
« — Où êtes-vous l'homme dont j'ai besoin ?  
« — Savez-vous où est Livingstone ?  
« — Non, mais j'en suis sûr, j'en suis sûr.  
« — Croyez-vous qu'il vive ?  
« — Je n'ai pas d'opinion sur cette question.  
« — Que pensez-vous ?  
« — Ma foi, je ne saurais me faire aucune opinion  
sans en avoir vu le trouvez.  
« — Eh bien, je crois qu'il n'est pas mort et je de-  
sire que vous le trouvez.  
« — Je pensais, dit M. Stanley, que mon directeur me  
chargerait d'une mission gigantesque, mais je n'o-  
sais pas la lui refuser. Je l'ai donc accepté. »

« Si vous m'envoyez au centre de l'Afrique,  
j'irai.  
« — Eh bien, allez ! Je suis convaincu que Living-  
stone vit et que vous pourrez le trouver.  
« — Mais, Monsieur, je n'ai pas la moindre idée  
des frais de ce petit voyage ?  
« — Qu'est-ce que cela peut bien coûter ?  
« — Les expéditions de Burton et de Speke ont  
coûté de deux mille à quatre mille livres (cent mille  
francs) et moi-même j'en ai dépensé autant ?  
« — Prenez mille livres maintenant; lorsqu'elles  
seront épuisées, vous disposerez sur moi de mille  
livres encore, et puis encore de mille livres, et puis  
encore, mais trouvez Livingstone. (Bruyants applau-  
dissements.) »

« Que pouvait dire, ajouta M. Stanley, un homme  
dans ma position, décidé à partir et à entreprendre  
la mission. Voici dans quelques termes l'accepta-  
tion que j'en ai faite. »

« — Eh bien, M. Bennett, je ferai tout ce que sera  
humainement en mon pouvoir, et je vous souhaite le  
bonsoir.  
« — Je partis de Paris la même nuit. »

radicaux contre lui a dépassé trop souvent les  
bornes permises et offensé le bon goût autant  
que la grammaire. Le mot même de leur ennemi ne  
les a désarmés qu'en apparence. En annonçant cette  
nouvelle à leurs lecteurs, ils ont eu la simplicité d'in-  
sister que si le marquis d'Alfilitto avait suivi leurs  
conseils, il ne serait pas mort ainsi. Est-ce qu'après  
le doigt de Dieu des feuilles cléricales, nous serions  
condamnés à redouter aussi le doigt du *Roma* et du  
*Pungolo* ? — Seigneur, éloignez de nous ce calice ! —  
Le *Popolo d'Italia*, journal républicain, a été plus  
convenable que ses confrères de l'extrême gauche  
constitutionnelle. Il a rendu franchement hommage  
aux services du patriotisme et aux talents de l'admi-  
nistrateur, ainsi qu'à son irréprochable probité. Sur ce  
dernier point, toutefois, tout le monde a été d'accord,  
et ce n'est pas peu dans un pays et à une époque où  
tant d'hommes politiques ont, sous ce rapport, une  
réputation si chancelante.



h. 0/0). — Tous les soirs, la *Timbale d'argent*, opéra  
puffe en 3 actes.

**THEATRE LYRIQUE** (7 h. 0/0). — Lundi, 49, re-  
présentation de *Le jockey*; et *la Vicomte de Letorivres*,  
non-vaud, en 3 actes.

**JARDIN ZOOLOGIQUE** (Quartier-Léopold). — Prix  
entrée : 1 fr. ; enfants, 50 c. — Les dimanches et  
samedis, à 7 h. 42, concert de symphonie ; les lundis  
et samedis, à la même heure, concert d'harmonie.

**LES CONCERTS** L'Association aquariophile se réunira  
à 8 heures, les concerts aquariophile sera éclairé au  
gaz et la collection tonnera. — Entrée de l'aquarium  
50 c.

**WAUX-HALL**, au Parc (8 h.). — Tous les soirs, con-  
cert par l'orchestre complet du théâtre royal de la  
fontaine. — Entrée, 50 c. ; enfants, 25 c.

SAISON D'ÉTÉ  
1872

**Station télégraphique.**

---

**Bruxelles à Hambourg** par le chemin de fer en douze  
par **Cologne, Mayence et Francfort.**  
**Hambourg**, le trajet se fait en chemin de fer en une  
neuf convois par jour, aller et retour.

## Immeubles en Suisse.

PROPRIÉTÉ DU  
**PRINCE NAPOLEÓN**  
A VENDRE  
EN TOTALITÉ OU EN PARTIE

EN TOTALITÉ OU EN PARTIE.

**Grande et belle terre de rapport et d'agrément**  
sur les bords du lac Léman, à 23 kil. de Genève.

Contenance 88 hectares, dont 26 hectares de vignes et 42 hectares de bois de haute futaie. Le reste en prés et allées. Cave pour 200,000 litres, 3 pressoirs, 4 maisons; 1,000 mètres de façade. Baignés par le lac.

S'adresser à M. GINDROZ, architecte à Genève, 6, rue Bonivard, ou à M. MARTHERAY, notaire, à Nyon, canton de Vaud, pour avoir plan et notices détaillées.

---

**IMPORTATION** directe  
**UN HOMME** seul, bien élevé, fortune indépendante

d'Espagne et de Portugal.  
M<sup>me</sup> J. Gérard, Ostende, 1,  
r. du Midi. Arabes de 23  
bout, Tinto, 8; Porto, 1  
36; Moscatel, Pajarete, Ma-  
laga, Malvoisie, Xérès, Ali-  
cante, Naderre, de fr. 41 à  
fr. 42-50. Bruxelles, 38, r.  
de Spa. Envoyé à l'étranger  
contre remboursement.

de France, de Belgique, et  
les mêmes conditions. Ecrire franco, D. T. 3, poste  
3028

**FRANZOS, FRANZOS,**  
DIE JACD GEHT LOS!  
Hänigsen, den 20<sup>te</sup> August.

**TRAVAUX PUBLICS**  
ANONYME  
royal du 24 avril 1871.

**Maladies Secrètes**  
**DR CH. ALBERT**

**Apôtres, à Bruxelles.**

..... Fr. 11,470,000  
..... 2,035,442 41

**s et dépôts à intérêt.**

..... ration à l'honneur de porter  
..... ble que la Banque reçoit des  
..... itions suivantes :  
..... nibilité (comptes  
..... fixe : 3 p. c.  
..... 3 1/2 p. c.  
..... 4 p. c.  
..... 4 1/2 p. c.  
..... 5 p. c.

**VIN DE S' L'ESPAREILLE :** Dartres, acrochies,  
boutons, ulcères, vices du sang, débilité, tumeurs.

**BOIS D'ARMENIE :** Écoulements récents ou  
anciens, fumeurs blanches, pâles couleurs.

Brochure gratis et dépôt dans toutes les Pharm.  
Traitement par corresp. Paris, r. Montorgueil, 10

**VÉRITABLE REMÈDE LE ROY**

de Docteur SIGNORET, seul Successeur,  
rue de Valenciennes, 51, PARIS.

Médecins numéros rendus.  
 à l'École 6 p. c. l'an, au  
 Seine, 64, rue de Rennes,  
 pons 55 c. par 100 fr. 2951

**TS DE BOUTEILLES.**  
 etilles à vin et à bière au plus  
 esser à MM. GEORGE TAYLOR  
 ailles, 23, Seel street, Liver-  
 3007

**TONIQUE**  
**UEMARSAINE, CHIMISTE**  
**ROUEN**  
 la pousse des Cheveux.

**Prix: 6 fr**

**PHARMACIE COTTIN**

**ATTENTION LE ROY**  
**ORDONNANCE**  
**LE ROY SICHOT**

Je soussigné, Docteur en Médecine, certifie que les remèdes de préparation ci-dessus ont été employés avec succès par le Docteur SICHOT, à la date du 15 Mars 1891.

Signature

Les Vomissements et Poursuivants Le ROY s'occupent pour la Guérison des maladies causées par l'altération des Humeurs, sont d'une administration facile, et avec de la persévérance dans le traitement (indique par la notice) on est sûr d'arriver à une guérison complète.

Mais, à cause des falsifications, exiger du véritable Le Roy, dont l'Étiquette guil-

che la décoration.  
t les petites  
de DIACON : 3 fr. 50  
à Bruxelles, pour la vente  
y, rue de l'Escalier, 14, et  
sa Coiffeurs et Parfumeurs.

ON, BRONCHITE CHRONIQUE  
aujourd'hui, guéris souvent par  
HERNÉ. Nombreux témoins  
province, fr. 5-60. Pharm.  
36, Bruxelles. 2920

loché, imprimée noir sur fond jaune, porte  
la monnaie Le Roi et la mienne, et mon nom  
Suyant dans la petite machine du papier, et sur  
le bouchon, une étiquette jaune, avec mon nom  
SIRENORET-PARIS rouge sur fond noir.

Dépot  
à Bruxelles  
chez Desmaes,  
Pharmaciens

*Sigorets*

[illegible]